LES ENFANTS
DE L'ORPAILLEUR

Dans une chapelle profonde était la crèche (page 20)

396

AUX FAMILLES CHRÉTIENNES

LES ENFANTS DE L'ORPAILLEUR

PAR

A. de MONTBRILLANT

AUTEUR DE

l'Enfant perdu, Premières lectures, Pierre-Roule
Armand de Montégur
Voyage aux Iles Fortunées, etc., etc.

Deuxième édition ornée de gravures

J.-A. LANGLAIS ET FILS

St-ROCH — QUÉBEC

Droits de traduction et de reproduction réservés

UN MOT DE L'AUTEUR

Obligé par vocation de vivre au milieu des enfants, j'ai dès longtemps étudié leurs mœurs, observé leurs tendances, et j'oserais presque dire, surpris sur le fait les aspirations secrètes de leur nature.

Je sais combien sont fastidieuses pour eux les discussions philosophiques qui ne touchent aucun de leurs intérêts présents; je sais aussi que le genre sermonneur et monotone les lasse vite.

C'est pourquoi j'ai évité, autant qu'il m'a été possible, de donner dans ces écueils. J'ai dramatisé et varié la forme de mon livre en enchâssant, pour ainsi dire, plusieurs histoires dans un seul cadre.

Les inductions morales qui découlent des faits rapportés sont à la portée de toutes les intelligences.

Je m'adresse surtout, dans ce petit travail, aux enfants de huit à douze ans.

Puissé-je leur faire un peu de bien en éveillant dans leurs jeunes âmes le sentiment du devoir accompli sous les yeux de ceux à qui ils doivent estime, respect, reconnaissance et amour.

AUX FAMILLES CHRÉTIENNES

L'innocence est belle dans tous les âges, mais il semble que dans l'enfance elle revête un charme qui subjugue.

L'enfant a, en effet, une dignité qui lui est propre, une majesté douce et incommunicable dont il ne se rend pas compte, mais qui s'impose à ceux qui l'approchent : c'est la splendeur de Dieu derrière la figure de l'homme.

Mais, hélas! que de dangers environnent l'innocence de l'enfant! Que de cœurs sacrilèges jalousent sa beauté! que de mains habituées au crime travaillent à la défigurer! Certes, elle serait bien malavisée et bien à plaindre l'âme chrétienne qui, en présence des monstrueux attentats dont l'enfant

est l'objet, détournerait la vue comme pour éluder le combat et laisser passer le courant! Aux mauvaises doctrines et aux mauvais exemples dont les conséquences sont inexorablement funestes, il faut opposer la vérité et la sainte vie. Il faut préserver du mal les âmes qui ne l'ont pas encore connu, et lui arracher celles qu'il a abusées. Par derrière cette multitude de fantômes que l'on fait passer devant l'enfant et où se personnifient tous les vices, il faut lui montrer la blanche et douce image de la vertu.

Il est cependant nécessaire de placer les modèles dans une sphère où il puisse les deviner; il faut pour ainsi dire les descendre à son niveau, les prendre dans ses rangs et les rendre présents à ses yeux et à ses sens comme il l'est à toute chose.

Ceci expliquera le ton et la forme du nouvel ouvrage que je dédie à la jeunesse chrétienne.

Puisse-t-il faire son chemin comme ses devanciers et devenir pour tous un messager de vie, un ange de bon conseil et de sainte joie.

Somain, mai 1888.

LES ENFANTS DE L'ORPAILLEUR

Il a pris sous sa protection les enfants d'Israël.
(Cantique de la Vierge).

I

Le Voyageur inconnu

Dans plusieurs contrées du midi de la France, on rencontre de petites rivières où se jouent, avec les rayons du soleil, la brême aux écailles d'argent, l'humble loche que dédaigne la ligne meurtrière et la truite au dos effilé et verdâtre. Au fond de l'eau dont rien ne trouble la transparence, on aperçoit les topazes, les opales, les émeraudes que roule pêle-mêle le courant de l'onde.

Sur les bords évasés s'alignent des monticules d'un sable fin que le soleil met en feu ou que le vent disperse.

Mais au milieu de ce sable que le voyageur foule aux pieds comme une vile poussière, se rencontrent des paillettes d'or qu'un œil exercé ne tarde pas à y découvrir.

Je me promenais un jour, dit un voyageur, sur les bords sinueux d'un petit affluent du Gard.

Rien, jusque-là, n'avait troublé le calme de mes méditations; mais arrivé en face d'un rocher à fleur de terre qui repoussait le ruisseau sur lui-même en le faisant brusquement changer de direction, je vis un homme accroupi sur ses talons et qui prenait des poignées de sable à sa droite pour les faire passer à sa gauche.

Je m'arrêtai fort intrigué devant cette apparition, et me demandai ce que pouvait signifier ce singulier manège. En examinant de plus près, je vis que le bonhomme amenait le sable derrière une loupe où il l'agitait un peu avant de le rejeter. De loin en loin il saisissait, comme avec des pincettes, un imperceptible corpuscule qui échappait complète-

ment à ma vue et qu'il déposait délicatement dans une boîte ouverte à côté de lui.

J'étais impatient de voir achever cet interminable travail, quand l'homme fit un mouvement qui lui permit de m'apercevoir.

Je m'approchai incontinent de lui et lui demandai ce qu'il faisait.

Comme vous pouvez le diviner, monsieur, me dit-il alors poliment, je suis chercheur d'or. Certes, nous sommes ici loin des mines du Pérou ; mais, Dieu aidant, je gagne ma petite vie, et je crois que mon métier en vaut un autre.

J'ai d'ailleurs des jeunes aides qui partagent mon travail dans les intervalles que leur laissent leurs études primaires, et avec lesquels je partage le morceau de pain que je gagne.

Les voici qui viennent, continua le brave homme, en les montrant de la main.

Je regardai du côté indiqué et je vis, en effet, un jeune garçon et une petite fille qui se hâtaient d'arriver parce que l'heure du dîner avait sonné.

A l'attitude des deux enfants je m'aperçus que j'étais en présence de deux âmes charmantes et

que la religion avait déjà façonnées et embellies.

Après m'avoir fait une révérence, les deux enfants s'avancèrent près de leur père qui, sans s'attarder à leur demander des explications, étendit une blanche nappe sur le sable et m'invita à partager son pauvre repas. Comme je m'excusais . « Du moins, dit-il avec cette politesse engageante des bourgeois languedociens, vous accepterez cette grappe de muscat dorée. »

Je vis que je ne pouvais refuser sans le contrister et me mis à picoter selon l'exemple que j'avais sous les yeux.

Je remerciai ensuite le brave homme et continuai mon chemin.

Arrivé sous une voûte de verdure, je m'arrêtai un instant pour contempler les richesses et les harmonies de la nature.

Certes, je n'avais pas un majestueux spectacle sous les yeux, mais depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, tout n'est-il pas admirable et digne de nos méditations ? Je m'assis sur le gazon; la vue du ciel m'était cachée par des faisceaux de clématites aux fleurs vineuses; la vigne sauvage serpentait tout

autour en laissant pendre à profusion son fruit suranné qui ne tentait personne.

A mes pieds, le ruisseau aurifère coulait ses eaux cristallines, mais si tranquillement qu'on ne l'entendait pas. Quelques fleurs aquatiques se jouaient à sa surface comme des nacelles de papier blanc et jaune.

J'aspirais le calme à pleins bords et me laissais aller à cette somnolence où nous plonge bientôt le doux bien-être des sens et qui nous ravit à nous-mêmes.

Mais, soudain un grondement se fit entendre derrière moi : un griffon au regard menaçant, aux moustaches énormes, me fixait tout comme les chiens de chasse fixent une pièce de gibier.

En même temps des pas retentirent derrière moi ; des paroles craintives furent échangées à demi-voix : sans nul doute j'étais surpris dans ma retraite.

Je me levai brusquement et pris une attitude correcte pour parer à toute chance d'interlocution. Je vis alors les deux enfants de l'orpailleur qui baissaient timidement les yeux et passaient leur

chemin comme saisis d'avoir troublé mon repos.

J'écartai les broussailles qui me voilaient à leurs yeux et leur demandai de vouloir bien s'arrêter quelques instants, ce qu'ils m'accordèrent volontiers. Marie (c'était le nom de la jeune fille) était debout à un pas de moi; son bras droit était passé sous l'anse d'un panier où étaient les ustensiles qui avaient servi au dîner de son père. Le petit Joseph se dissimulait assez mal derrière sa sœur et froissait dans ses mains la ouate d'un vieux nid. Le petit griffon s'était tu, et, assis à côté de ses jeunes maîtres, il observait tout ce qui se passait.

— Vous nous pardonnerez, monsieur, me dit Marie, de vous avoir dérangé : c'est Griffon qui vous a découvert. C'est un excellent chercheur; il interroge tous les buissons.

— Et que prétend-il ?

— Empêcher les lézards et les serpents de nous nuire. Sans lui nous aurions peur de voyager dans les bois et le long des haies.

— Comment ! ce petit chien ose se battre avec les serpents ?

— Non seulement il ose les attaquer, mais il est

rare qu'ils lui échappent, de quelques ruses qu'ils essayent pour l'éviter. Si un serpent poursuivi grimpe sur les branches d'un buisson, Griffon fait un tel vacarme par dessous que le serpent finit par se précipiter sur lui pour l'enlacer ou le mordre. Alors l'intrépide chien le reçoit dans ses dents, lui casse les reins et le roule dans la poussière.

— Évite-t-il toujours les morsures des serpents?

— Il est rare qu'il soit blessé.

— N'était-ce pas lui qui poussait des plaintes tout à l'heure au pied de la colline?

— Précisément; mais c'est Joseph qui, pour l'aider à détruire un lézard, s'est donné le jeu de lancer des pierres qui ont atteint plus souvent le pauvre Griffon que le reptile.

— Me serait-il permis de vous demander où vous faites votre éducation?

— Oh! cela, cher monsieur, n'est pas bien difficile à dire: Joseph et moi nous faisons tous les jours trois quarts d'heure de chemin pour nous rendre, lui chez les chers frères et moi chez les bonnes sœurs du village que nous avons en face.

— C'est donc dans ces pieuses écoles que vous pui-

sez cette éducation qui vous distingue si éminemment des enfants aux manières équivoques et souvent arrogantes des villes! Enfants, jouissez de votre paisible bonheur. Gardez votre innocence qui en est la véritable source, et souvenez-vous devant Dieu du pauvre voyageur que vous ne rencontrerez plus sur le chemin de la vie.

II

La Vie en famille

Il a donné l'intelligence aux petits.

Dans ce foyer d'où la mort avait arraché la mère, tout n'était pas deuil et tristesse. Marie, quoique fort jeune et obligée de passer une partie du jour en classe, travaillait de si bon cœur et avec tant d'adresse qu'elle subvenait à tout et que son humble bastide (1) pouvait servir de modèle aux voisins éloignés. Elle faisait chaque jour l'apprentissage de la vie, et, dans la pratique, elle se montrait supérieure à son âge.

(1) Nom donné aux maisons isolées dans le Midi de la France.

Toujours occupée à quelque chose d'utile, elle faisait la consolation de son père qui gardait toujours sur son visage et surtout dans son cœur le sentiment de la douleur.

Elle chantait souvent en travaillant ou le soir lorsque la nuit les réunissait tous trois autour du foyer. Les vieux noëls languedociens de Saboly étaient passés en revue: « Les Anges dans nos campagnes » avait sa préférence. Elle avait aussi appris beaucoup de cantiques nouveaux, et elle retenait toutes les histoires qu'elle entendait raconter en classe et au catéchisme.

Elle mettait tant d'innocence et d'amabilité dans ses récits, que son père et son frère ne pouvaient se lasser de l'entendre. Et quand la vieille horloge au timbre fêlé venait avertir de l'heure du coucher, Joseph frappait du pied en disant: C'est déjà l'heure!

Quoique le père se levât de bonne heure, Marie le prévenait pour préparer son petit déjeuner qu'il portait dans les champs, quand il n'allait pas à la recherche des paillettes d'or.

Elle préparait de même le frugal repas de midi, et, le laissant près du feu, elle partait pour l'école.

A l'approche des fêtes, elle déployait un courage et un goût extraordinaires. En ces jours, tout était passé en revue : les ustensiles, récurés et frottés au tripoli, lançaient des lueurs ; les carrelages rouges étaient relevés par un *encaustique* qu'elle préparait elle-même avec de la cire et de la potasse.

Les habits de fêtes de son père et de Joseph étaient soigneusement préparés. Le linge, blanc de neige, était repassé à éblouir et provoquait les compliments de ceux et celles qui le voyaient.

Tout était prévu pour ces grandes circonstances, jusqu'au petit dessert dont la confiserie faisait les frais. La lapinière fournissait le service principal, et le menu était tiré du jardinet qui entourait la maison.

La veille de Noël a un caractère spécial dans les provinces méridionales. Ce jour-là, chaque famille réunit ses membres quelque éloignés qu'ils soient. Le père ou le grand-père préside la solennité.

Une bûche énorme que l'on arrose de vin selon l'usage antique, remplit l'un des côtés de l'âtre et symbolise, par sa lente combustion, Celui dont le règne ne doit point finir.

La *fouasse* (1) traditionnelle est préparée à l'huile vierge; le raisin dont les liasses vermeilles se balançaient au plafond des appartements, figure au premier rang du dessert. Le nougat (2) est fondu au feu, puis durcit à la gelée. Quelquefois un melon blanc vient étonner, par la fraîcheur de sa robe, l'étranger que la fête a amené à la maison. Tout ce luxe de table est relevé par un luminaire qui ne paraît que ce jour-là.

Marie avait l'âme trop chrétienne et le cœur trop bien fait pour ne pas goûter ces pieux usages dont nous ont dotés nos aïeux.

A la poésie touchante de ces traditions se mêlait la poésie naïve des noëls provençaux. On chantait, on se disait les légendes de l'Enfant Jésus jusqu'à l'heure solennelle de minuit, où chacun de son côté se rendait à la messe.

L'Église, parée ce jour-là comme le ciel, redisait à tous la naissance de l'Enfant-Dieu.

Dans une chapelle profonde était la crèche

(1) Sorte de pain plat et découpé à jour de manière à former divers dessins.
(2) Pâtisserie faite d'amandes et de miel.

rustique autour de laquelle s'alignaient les personnages évangéliques. Le roi Maure était particulièrement remarqué des enfants.

Le petit Joseph, se rappelant la générosité des bergers, déposait son petit sou dans le bassin du quêteur. Il faisait sa petite prière les yeux arrêtés sur l'Enfant Jésus, et se retirait en se promettant de revenir.

A défaut des parents, c'étaient les voisins qui étaient invités, et Marie, en ces circonstances, se montrait au-dessus de son âge. Ses prévenances et ses bonnes manières charmaient tout le monde. Joseph, de son côté, mettant à profit les leçons de politesse que tous les dimanches il recevait à l'école, rivalisait de bon ton avec sa sœur.

Il gardait le silence en présence des étrangers, excepté quand son père ou quelque membre de la compagnie lui adressait la parole.

Chacun connaissait de loin Marie et Joseph et disait à leur père attendri: « Vous êtes heureux, monsieur, et nous le sommes avec vous: l'éducation que vous donnez ou que vous faites donner à vos enfants porte déjà ses premiers fruits; elle vous

présage le plus grand comme le plus doux des bonheurs : celui de les voir s'épanouir au sein du respect et de l'amour filial.

III

La Visite du Capucin

Celui qui vous reçoit, me reçoit moi-même et reçoit celui qui m'a envoyé. *(Évangile.)*

Si les voisins aimaient à venir dans la maison de l'orpailleur, les étrangers étaient également bien accueillis, surtout s'ils étaient revêtus d'une autorité sacrée.

Donc un jeudi soir, pendant que Marie était occupée au soin du petit ménage, et que Joseph, assis devant la fenêtre, copiait tant bien que mal un ange effacé de Fra Angelico, un religieux au costume sévère vint modestement frapper à la porte.

Marie fut l'introductrice, et Joseph, debout et le regard modeste, cherchait dans sa tête ce que pouvaient signifier les paroles latines que le capucin, car c'en était un, venait de prononcer : « Que la paix soit dans cette maison. »

On fut bientôt à l'aise de part et d'autre. Le capucin, sans nul doute, venait quêter au nom de la maison mère d'Aix. Il ne prenait que des provisions et refusait inexorablement l'argent. Un bon fermier prenait son sac lorsqu'il était plein de grains ou de pommes de terre et le transportait au dépôt.

Marie et Joseph goûtaient en silence le charme du bon religieux qui leur souriait, et qui, sur leur invitation réitérée, venait d'ouvrir un melon d'eau et s'en régalait.

— Vous n'êtes pas seuls ici ? fit le capucin en engageant, sans y penser, le bout de sa barbe blonde dans la corde qui lui servait de ceinture.

— Non, mon Père, répondit Marie, mais en ce moment je suis la maîtresse du logis, et en cette qualité je vous invite à venir passer la nuit chez nous.

— Vous êtes bien obligeante, mon enfant, dit le

capucin en s'adjugeant une nouvelle tranche de melon, mais j'ai l'habitude de loger au presbytère.

Marie n'insista pas et, gorgeant l'escarcelle du bon Père, elle lui demanda une bénédiction pour Joseph et pour elle, après quoi l'hôte aimé se retira pour continuer sa tournée.

A la nuit close, alors que le père était rentré au foyer, on entendit heurter doucement à la porte entr'ouverte.

Marie accourut et se trouva de nouveau en présence du religieux qui l'avait charmée le matin et qu'elle avait invité. « Monsieur le curé, dit le bon » Père en rentrant, est encombré par des neveux » en vacances, et n'a pas de lit à me donner; je » profiterai donc de votre charité ce soir.

Soyez le bienvenu, dit au capucin le père des enfants, je suis très heureux que vous ayez daigné répondre à l'invitation de ma fille. Ma maison est pauvre, mais vous faites profession de n'être pas riche. Encore une fois. Révérend Père, soyez le bienvenu.

Le capucin accepta le frugal souper que Marie prépara à la hâte et commença par interroger Joseph

sur son catéchisme; puis, comme il l'avait vu dessiner le matin, il demanda à voir son travail. Et Joseph s'empressa de montrer son album.

C'étaient les monuments remarquables de la France, des cathédrales, des fontaines, des parcs, des animaux, etc., etc., lavés aux couleurs ordinaires; quelques copies, calquées à la vitre et rappelant de loin les types des maîtres d'Italie, se cachaient entre les feuillets coloriés comme honteuses de se montrer au grand jour.

Le capucin semblait s'intéresser beaucoup à ces productions enfantines qui lui rappelaient tant de souvenirs, car lui aussi avait dessiné et peint, et ce n'était que par une vertu héroïque qu'il avait sacrifié ses goûts et dit un éternel adieu à ses pinceaux.

Après avoir encouragé le petit Joseph, et lui avoir souhaité toutes sortes de prospérités, il lui dit que si jamais il devenait un grand artiste, il ne profanât pas son talent en conspuant la vérité dans le réalisme bestial de beaucoup de peintres contemporains. Et Joseph, dans ses productions, s'est toujours souvenu des conseils du capucin artiste.

Le bon religieux, sans doute pour défrayer ses hôtes, se mit ensuite à raconter quelques-unes des charmantes histoires qu'on trouve dans la vie de saint François d'Assise, *Cotesti era Francesse di cuore,* dit-il avec un accent où la flatterie n'était pour rien; (celui-là était Français de cœur). Et incontinent il commença.

Mon saint fondateur avait un frère méchant qui se moquait de lui. Un jour ce frère le voyant passer dans la rue les pieds nus et par un froid très rigoureux, lui fit demander *une goutte de sueur*. « Allez » dire à mon frère, répondit le saint, que je l'ai » toute vendue pour le ciel, et qu'il n'y en a plus » pour lui. »

Une autre fois, il dit à un de ses religieux : « Allons prêcher », et ils sortent du monastère. Ils marchent, marchent encore et si bien qu'ils sont de nouveau devant la porte du monastère. Comme saint François se disposait à rentrer : « Mais, mon Père, lui dit son compagnon, vous m'aviez dit que nous allions prêcher. — Eh! oui, car il faut que tout prêche dans un religieux, sa marche, son maintien et sa modestie. »

Joseph calquait les originaux d'Italie (page 26)

Passant un jour auprès d'un troupeau de pourceaux qu'on s'efforçait vainement de faire entrer dans leur étable, le saint dit d'une voix forte et de manière à être entendu d'un mauvais juge qui passait non loin de là : « Cochons, entrez dans cette étable comme les juges iniques entreront dans l'enfer. » Aussitôt le troupeau se précipita de lui-même dans l'étable.

Joseph et Marie écoutaient à ne pas respirer, et le bon capucin changeant de ton leur dit :

Il y avait au couvent un vieux père qui avait élevé un perroquet. Ce perroquet répondait parfaitement : *Ora pro nobis*, aux litanies de la sainte Vierge.

Un jour le père Antoine (c'était le nom du vieux religieux), pour se délasser l'esprit, s'amusait avec son perroquet : il lui frisait la huppe, lui prenait le bec, une patte, etc. Le perroquet n'était pas d'humeur à endurer longtemps ce badinage ; aussi faisait-il entendre des menaces et semblait préparer sa vengeance.

Le bon vieux père continuait cependant son amusement, quand, tout à coup, le perroquet se

dressant sur ses pattes, lui donna un violent coup de bec et lui descendit un morceau du nez.

Le vieux père bondit alors comme un ressort, et d'un geste étendit le perroquet sur le plancher.

La malheureuse bête renversée sur le dos et crispant ses pattes répétait d'une voix étouffée et qui s'éteignait toujours davantage: Ora... Ora... Ora... Et il ne bougea plus.

On dit que le bon père se reprochant sa vivacité, pleura longtemps son ancien ami.

Après cette joyeuseté, le capucin fit semblant de s'excuser de ce qu'il retardait peut-être l'heure du coucher.

Du tout! du tout! répétèrent ses trois hôtes à la fois, mais dites-nous plutôt quelque chose de votre lointain pays, de votre famille, et quelles circonstances vous ont conduit en France.

Le capucin, dont la complaisance n'avait pas de bornes, renifla une prise qu'on lui offrait et se mit à raconter l'épisode de sa vie qui l'avait subitement converti.

J'étais jeune encore et livré à toutes les séductions de la fortune et de la beauté. J'avais au cœur

une ambition sans limite, et ma tête nourrissait les rêves les plus extravagants.

Dans la pratique de la vie, j'avais plus que des théories et je me payais toutes sortes de satisfactions. Un honneur traditionnel et le contrôle de ma famille m'empêchaient de faire un complet naufrage; et je me tenais en équilibre entre la vertu réelle et le coupable assouvissement des passions.

Un de mes principaux amusements était la chasse. Un ami que j'aimais beaucoup, à cause de la ressemblance de son humeur avec la mienne, se prêtait à mes désirs et souvent nous partions pour plusieurs jours à travers les bois et les collines qui servent de ceinture aux Abruzzes.

Nous affectionnions surtout une sorte de rond-point où aboutissaient plusieurs vallons. Non loin de là se trouvaient les sources du Minciono qui court le long d'un mur de rochers caverneux.

Je connaissais tous les replis de cette petite rivière où nous nous baignions avec délices; j'avais donné des noms à ces grottes où les ondes attiédies semblaient aller chercher de l'ombre. J'étais devenu habile plongeur; car dans les enfractuosités

des roches logeaient des légions de gros poissons. C'est à cette pêche sous les eaux que j'attribue la sonorité et l'étendue de ma voix. Je puis tenir un contre-sol pendant trois ou quatre mesures.

Et là-dessus, le bon capucin de lancer sa voix qui vibra longtemps à un degré auquel le diapason de Joseph et de Marie n'aurait pu atteindre.

Le capucin poursuivit : Il existe en certains endroits des cavernes dont jamais on ne pourrait soupçonner l'entrée, car elle est dans l'eau et on ne peut y arriver que par une sorte de soupirail et en plongeant.

Un jour que nous étions à dîner avec mon ami, nous entendîmes à quelques pas de nous un léger cliquetis et le retentissement de voix terribles.

Notre premier mouvement fut de nous retourner et de sauter sur nos armes, car les braconniers qui infestaient ces parages s'étaient signalés par des cruautés et des assassinats.

Par malheur, nos armes étaient restées appuyées contre un chêne, où probablement les braconniers les avaient découvertes. Que faire dans cette situation?... Le danger était imminent; une prompte

résolution pouvait seule nous sauver de la mort ou tout au moins d'un dépouillement complet.

Mon ami et moi nous nous lançâmes à travers les taillis dans l'espérance d'échapper à la vue et aux coups des brigands agresseurs.

Mais ceux-ci, habitués à courir dans les bois, se sont bientôt rapprochés de nous; encore quelques instants, et l'espace qui nous en sépare est franchi.

En ce moment, le plus critique de ma vie, je lance vers le ciel un regard suppliant et j'aperçois, dans les vapeurs du lointain horizon, le sanctuaire du mont Gargan, érigé à saint Michel Archange, et en même temps, comme poussé par une main invisible, je me précipite dans le gouffre où j'avais tant de fois plongé, et me traînant quelques instants le long des rochers, je n'ai pas de peine à rencontrer l'ouverture de la grotte que j'avais tant de fois explorée.

Cependant les braconniers, arrivés sur le bord de la rivière presque aussitôt que moi, s'arrêtèrent tous les quatre, curieux d'assister à mon tragique sauvetage; et pendant que mon compagnon gravissait les rampes du coteau voisin, ils se demandaient

l'un à l'autre à quel point du gouffre le plongeur allait poindre.

Déjà, pour ne pas dépenser inutilement une pincée de poudre, ils s'étaient armés de grosses pierres, prêts à les lancer sur ma tête.

De mon côté, tranquillement assis sur un banc de sable humide, je remerciais l'Archange protecteur et suivais la conversation saccadée des brigands qui m'arrivait par les fentes des rochers ouverts sur ma tête.

Bientôt à leur étonnement succédèrent les jurons et les gros rires, puis vinrent les vociférations et les menaces... Décidément, dit l'un d'eux, nous sommes mystifiés; et, s'armant d'une longue branche de saule, il se mit à interroger l'abîme; les autres lancèrent une pluie de cailloux à l'endroit où ils m'avaient vu disparaître.

Le silence se fit après cette tempête, et j'entendis l'un des brigands dire aux autres : « Sans doute l'émotion l'aura étouffé et il gît au fond des flots; nous reviendrons demain; son cadavre flottera et nous le dépouillerons à notre aise. »

L'avis parut sensé, et l'on se retira.

Mon ami, qui ne savait pas précisément ce que j'étais devenu, quoiqu'il m'eût vu faire le saut, était resté dans les transes; mais, le danger passé, il vint m'appeler par mon nom. Je reconnus sa douce voix, et ensemble nous remerciâmes Dieu de nous avoir sauvés.

Je sortis en même temps de ma caverne et vins l'embrasser; puis nous nous entendîmes pour laisser un souvenir à *messieurs* les brigands.

Ce souvenir consistait en une croix faite avec deux troncs de bois mort, retenus par un cordon de liane et au pied de laquelle nous laissâmes le billet suivant :

Au nom de Jésus-Christ qui est mort sur la croix, vos frères vous conjurent de vous convertir et vous pardonnent.

Revenu chez moi et réfléchissant sur ce qui venait d'arriver, je dis à Dieu : « Mon Dieu, c'en est fait, je vais vous consacrer la vie que vous m'avez conservée; et réglant mes affaires de la terre dans le plus bref délai possible, je vins en France pour y rester toujours.

C'est admirable, dirent à la fois les trois interlo-

cuteurs; puis comme mille réflexions les empêchaient de parler, le capucin proposa à la famille d'aller prendre son repos.

Cependant le petit Joseph semblait vouloir parler, et, prenant aimablement les mains du religieux, lui dit: Et vos parents ?

Mes parents ont fait à Dieu le sacrifice de leur fils, et Dieu les a bénis... Oui, j'ai le doux espoir qu'ils sont au ciel, ajouta le capucin en cachant des larmes d'attendrissement.

A demain, dit le bon religieux en saluant ses hôtes.

La chambre destinée à l'étranger était adjacente à celle de Joseph. Celui-ci, par une curiosité bien pardonnable à son âge, voulut voir comment un saint faisait sa prière du soir; et, s'avançant doucement jusqu'à la porte fendillée qui le séparait du religieux, il observait tous ses mouvements.

Joseph aurait pu, à cette vision, se rappeler les moines des tableaux de Rembrand, si jamais il les eût vus.

Il regarda, regarda encore... ses yeux se fermaient à moitié et le pieux fils de saint François

priait toujours. Le sommeil abattit enfin l'enfant sur sa couchette, et il ne put voir la fin de cette longue prière.

Le lendemain, le bon religieux quitta ses hôtes avec regret et en leur laissant à chacun un souvenir. Ce fut une médaille miraculeuse qui échut à Marie et à Joseph. Nous allons voir bientôt quelle fut leur protection et leur salut.

IV

La terrible Nuit

Les ombres de la mort m'ont environné. *(Psaume.)*

Les beaux jours d'automne s'étaient enfuis. Les arbres avaient abandonné aux vents leur dernière parure, et les froids de la montagne neigeuse se propageaient dans la plaine.

Par mesure économique, l'orpailleur envoyait ses enfants au bois communal où tout le monde avait droit d'aller. Là, en moins d'une demi-journée, les deux enfants ramassaient le bois nécessaire à l'entretien du foyer pendant une semaine.

Un jour, nos deux enfants s'étaient aventurés seuls (ce qui était assez rare) jusqu'au carrefour de

la Grand'Croix, malgré la neige qui commençait à tomber, ou plutôt à cause même du mauvais temps; car, disaient-ils, selon toute apparence nous ne pourrons retourner au bois de sitôt.

Les pauvres enfants ne s'apercevaient pas du danger qui s'avançait à grands pas avec la nuit.

Cependant la neige tombait plus menu; le vent la jetait dans les yeux et la tassait dans les vallons.

Joseph, armé de sa hachette, frappait à tour de bras pour dépecer les grosses branches mortes que les rafales arrachaient au sommet des arbres.

Déjà ce qu'ils avaient récolté de droite et de gauche formait au moins quatre fascines comme celle qu'il pouvait porter. Il était plus que temps de songer au retour.

Malgré le vent et la neige, les deux enfants firent quelques pas, écrasés sous leur fardeau, et parvinrent sur un pli de terrain qui formait la séparation de deux vallons. Un coup de vent fit rouler le pauvre Joseph et sa charge de l'autre côté du monticule, où il disparut dans la neige qui gorgeait le ravin.

Marie fit entendre un cri de réc'ame, que la cir-

constance rendait déchirant, et invoqua la Vierge de Bon-Secours (1). Puis, pressant la médaille qui ne l'avait plus quittée depuis la visite du capucin, elle s'élança à la recherche de son frère qui ne donnait plus signe de vie.

Le ravin était plus profond qu'on aurait pu l'imaginer, et la neige avait nivelé un creux de plus de deux mètres de profondeur.

Marie vit bientôt l'horreur de sa situation, et, tremblante, elle cria vers le ciel. Puis, s'armant d'un faisceau de branches, elle essaya de déblayer la distance qui la séparait de son frère.

En ce moment la nuit s'était épaissie au point qu'on ne pouvait rien distinguer à la plus faible distance.

La pauvre Marie sentait la terre lui manquer sous les pieds, et elle pleurait des larmes brûlantes : Joseph ! Joseph ! où es-tu ?... Dis-le-moi, Joseph, où es-tu ?...

Et rien ne répondait à cet appel déchirant.

Le vent qui grondait au haut des chênes, le tumulte des branches qui craquaient, le ciel noir,

(1) Pèlerinage du Gard.

l'atmosphère de neige qui glaçait, la solitude, tout concourait à rendre la situation poignante pour la pauvre fille. Et elle serait morte sur place si une main invisible ne l'avait soutenue.

Cependant après s'être assurée de l'endroit où elle posait le pied, Marie recommença à chasser la neige et à faire un chemin du côté où Joseph avait disparu.

Le vent semblait lutter d'énergie avec elle, et souvent son travail de déblayement était comblé. Mais la jeune fille, reprenant des forces dans sa faiblesse même, avait fait un grand vide autour d'elle.

Déjà elle avait pressenti la fascine de Joseph; encore un instant et elle embrassera son frère.

En effet, Joseph était enseveli sous son fagot qui l'avait providentiellement préservé d'une asphyxie complète. Joseph!! Joseph!! réponds-moi! soupira sa sœur en le secouant doucement.

— Mon Dieu! mon Dieu! il ne répond rien!!

— Où as-tu mal? mon ange, reprit Marie.

A ces mots Joseph fit une extension de bras comme s'il fut revenu d'un profond sommeil.

— Merci! merci! sainte Vierge, dit alors Marie en ramenant son frère dans ses bras. Viens, ajouta-t-elle, viens, mon ange, sortons d'ici. Et tous deux essayèrent de remonter sur le monticule.

— Où sommes-nous, ma sœur, dit Joseph qui reprenait ses sens? j'ai peur.

— N'aie pas peur, Joseph, Dieu nous garde.

— Mais où est notre père?

— Marie pleura à cette question.

Et Joseph se mit à appeler son père de toutes ses forces.

— Tais-toi, lui dit Marie, car nous pourrions attirer les loups qui doivent être affamés en ce moment.

— Notre maison est-elle encore bien loin? ajouta Joseph avec une voix qui trahissait son inquiétude et son découragement.

— Nous y arriverons bientôt; passe ton bras sous le mien et tiens-toi bien. Et les deux infortunés suivirent la crête du monticule.

— Où allons-nous? grand Dieu! disait Marie de part elle.

En effet, en ce moment le bûcheron le mieux habitué au bois n'aurait pu se reconnaître. Mais

Celui qui commande aux vents et aux tempêtes veillait sur eux, et son secours vint à temps.

Il se trouvait dans le bois, quoique en petit nombre, quelques cabanes de bergers où dormaient aussi quelquefois les gardes du bois.

Au moment où Marie sentait son âme glacée par la crainte et la terreur, elle se trouva en face d'une construction en planches que la neige n'avait pu recouvrir entièrement.

— Soyez béni, mon Dieu, dit la pauvre enfant, c'est un abri que vous nous envoyez. Et pressant la porte, elle y entra avec Joseph.

La température de la cabane était douce et la paille sèche en formait le tapis.

Nos deux enfants s'y assirent, car la fatigue les accablait.

Il leur était agréable d'entendre la tempête tonner au dehors et d'être ainsi préservés de ses rigueurs.

Cependant une nouvelle inquiétude vint étreindre le cœur des deux pauvres petits.

— Que doit penser notre bon père ? fit Marie à Joseph. La douleur de ne pas nous voir arriver ne

doit-elle pas l'accabler ? Peut-être est-il à notre recherche au milieu du bois... La neige l'aurait-il englouti ?... Mon Dieu ayez pitié de lui et de nous !...

Marie s'arrêta à ces mots comme pour écouter Joseph.

Mais un léger bruit se fit entendre à l'entrée de la cabane ; malgré la tempête, le même bruit se produisit plusieurs fois ; il n'y avait plus de doute, des griffes et des dents entamaient la porte !...

— Les loups nous atteignent, dit Marie éperdue... Joseph, mets-toi derrière-moi.

Bientôt le bruit changea de place, l'animal qui le produisait se dressa sur ses pattes et promena ses griffes à l'endroit même où Marie se tenait appuyée, ce qui la fit frissonner de tous ses membres.

En même temps une secousse formidable ébranla la frêle cabane, quelques hurlements percèrent le bruit du vent, et tout disparut.

Les deux enfants étaient blottis dans un angle de la cabane, et pressaient convulsivement la médaille sainte entre les doigts.

—N'aie pas peur, Joseph, disait Marie en essayant de tromper sa propre frayeur.

Mais bientôt les parois de la cabane sont de nouveau ébranlées; des grondements se font entendre, et Marie croit voir par les fentes des planches les yeux étincelants des loups affamés.

Alors, par une inspiration soudaine, elle s'arme d'un bloc de bois qui servait de siège aux hôtes de la cabane, et en frappe plusieurs coups sur la paroi qui les séparait des farouches animaux.

Les loups, effrayés sans doute, s'éloignèrent pour un temps; mais bientôt rassurés, ils revinrent plus furieux que la première fois.

Marie se mit à carillonner de toutes ses forces, et si bien qu'elle parvint encore une fois à éloigner ses terribles agresseurs, qui se contentèrent de hurler à quelque distance de la cabane, et à en faire infatigablement le tour.

Cependant la tempête semblait prendre haleine. Le vent ne bruyait plus que dans les hautes futaies qui couronnaient les hauteurs; mais nos deux pauvres enfants succombaient sous le poids de leurs émotions. Joseph ne donnait plus aucun signe de

vie, et Marie sentait la force lui échapper du cœur avec la prière des lèvres.

Une décharge d'arme à feu se fit entendre à ce moment à quelque distance de la colline comme pour annoncer le lever du jour.

Elle fut suivie de plusieurs autres qui se répondaient.

Qu'était-ce que tout cela ? c'était une troupe de bons paysans à la recherche des infortunés.

Marie entrevit le moment de la délivrance et cependant elle demeura blottie dans la cabane, car elle savait que les loups exaspérés se jettent sur les enfants, même en plein jour.

En prêtant une oreille attentive, elle crut comprendre des cris humains qui se perdaient dans la profondeur des bois.

Alors elle essaya de ranimer Joseph qui semblait endormi d'un sommeil de mort.

— Où sommes-nous? demanda encore le pauvre enfant.

— Viens, nous allons à la maison, lui dit sa sœur, et, le prenant par le bras, ils franchirent le seuil de la cabane.

— Où est ma fascine? ajouta Joseph... Dieu! que de neige!.....

En s'éloignant, Marie remarqua le piétinement des loups aux abords de la cabane et remercia Dieu encore une fois de les avoir sauvés.

Pendant qu'ils étaient debout sur une éminence, d'où ils cherchaient à s'orienter et à découvrir un chemin pour sortir du bois, ils furent hélés par deux hommes qui étaient à leur recherche de ce côté-là. Marie tourna la tête vers eux et reconnut ses voisins.

On fut bientôt à portée de s'entendre, et mille questions furent échangées sur les incidents de la nuit.

Un des deux braves hommes se détacha aussitôt et alla avertir les groupes qui parcouraient les autres parties du bois.

Celui qui resta auprès des enfants chargea Joseph sur ses larges épaules, prit Marie par le bras, et, armé d'un long bâton, il se dirigea du côté de leur demeure.

Pour éviter tout accident nouveau, le brave homme interrogeait tous les plis de terrain et n'avan-

çait que très lentement au milieu de la neige, ce qui donna aux différents groupes le temps de les atteindre.

Le père des enfants, en proie depuis dix heures aux plus terribles émotions, était soutenu par deux amis qui le félicitaient et se réjouissaient avec lui.

Marie et Joseph ne pouvaient s'arracher de ses bras, et cette scène faisait pleurer tous ceux qui en étaient témoins.

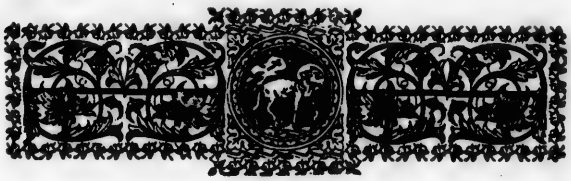
On s'avança vers le logis, et bientôt on rencontra les bonnes fermières des environs qui s'étaient empressées d'allumer un cierge devant leur madone, et dont quelques-unes avaient prié toute la nuit.

Joseph, cependant, avait remarqué que Griffon ne venait point à sa rencontre selon son habitude. Il demanda de ses nouvelles et personne ne put lui en donner.

En effet, l'instinct délicat du petit chien l'avait conduit dès la veille, et à travers mille dangers, jusqu'à la porte de la cabane, où s'étaient réfugiés ses jeunes maîtres : c'est lui que Marie avait entendu gratter à la porte et qui était venu flairer son visage à travers la paroi disjointe de la cabane.

Pauvre Griffon! son dévouement pour ses maîtres l'avait conduit sous la dent des loups.

Plus tard, en faisant sa ronde, Joseph trouva son collier non loin de la cabane et pleura à son souvenir.



La Mort du Père

Notre Père qui êtes aux cieux.

Les pauvres enfants n'étaient pas à la fin de leurs douleurs. Cette douleur devenue l'élément réparateur nécessaire depuis la chute d'Adam ; cette douleur où l'âme se purifie et se rend forte pour monter jusqu'à Dieu.

L'hiver stationnait encore sur les montagnes de l'horizon où l'on apercevait la neige. Le père des deux enfants, quoique peu délicat et très robuste, ne se sentait plus la force d'aller à son travail, et son estomac refusait toute nourriture. La pensée de cette existence, inutile en apparence, minait cet ardent travailleur plus que son mal lui-même. Ses deux enfants s'empressaient autour de lui.

Marie s'ingéniait, se multipliait pour subvenir à tout. Elle travaillait tout le jour, quoiqu'elle ne dormît qu'une partie de la nuit. Son amour filial lui faisait inventer toutes sortes de petites distractions et de petits soulagements pour son bon père.

Mais, hélas! il fallait bien l'accepter : son père s'en allait à la tombe !

La misère arrivait avec l'absence de travail ; et, quoique les voisins se fussent plusieurs fois empressés de venir en aide à l'excellente famille, le défaut de ressources tourmentait cruellement les deux enfants dont le père manquait parfois du nécessaire.

Marie, malgré une répugnance facile à s'expliquer, alla plusieurs fois raconter sa position poignante à monsieur le curé, aux bonnes sœurs et à d'autres personnes charitables qui ne manquèrent pas de l'aider.

Joseph essaya vainement d'aller à la recherche des paillettes d'or ; malgré tous ses efforts, il ne put découvrir aucune trace du précieux métal.

Il lui restait une petite ressource : c'était d'aller sur les confins du bois, arracher avec une bêche les

longues racines d'une sorte de chiendent employé en brosserie.

En travaillant beaucoup, il pouvait gagner cinquante centimes par jour. Le samedi, il se rendait au village voisin où il vendait sa petite marchandise. Ensuite il allait dans une boucherie où il demandait la viande la plus légère et la plus commune. Et le soir son bon père pouvait manger un morceau de chevreau que Marie préparait de son mieux.

Pendant les longues heures d'insomnie, Joseph lisait à son père ses livres de prix, et les autres qui formaient la petite bibliothèque de la famille. Il avait demandé à son père la permission de transporter son lit dans sa chambre, afin d'être plus près pour le servir.

Cependant les beaux jours se levaient; les plantes rafraîchissantes croissaient de tous côtés et Marie savait en tirer un merveilleux parti pour faire des potions à son bon père. Ainsi elle s'épargnait beaucoup de courses et de dépenses inutiles en remèdes.

L'infatigable Joseph, dans les intervalles de son petit travail, dressait des pièges le long du ruisseau,

et prenait beaucoup d'anguilles et de rats d'eau qui sont un mets excellent.

Il pêchait aussi à la ligne, ou bien s'armant d'un gros caillou, il le lançait de toutes ses forces sur un autre au-dessous duquel se trouvaient un ou deux poissons. Abasourdis par la commotion, les poissons tournaient le dos en bas et venaient sur l'eau où Joseph n'avait qu'à les prendre.

Il allait aussi à la cueillette de toutes sortes de fruits, car tous les vergers étaient ouverts aux deux braves enfants. On les connaissait assez pour être certain qu'ils n'abuseraient de rien.

Monsieur le curé de B. venait souvent les voir, et ce n'était jamais assez souvent pour la pauvre famille qui le regardait, à bon droit, comme son meilleur ami.

Le digne prêtre put admirer ainsi dans plusieurs circonstances les qualités de fonds cachées sous les dehors de la pauvreté; et dès lors il voua à la famille une affection spéciale qui, comme nous le verrons, ne fut pas inutile aux deux enfants.

Cependant le pauvre malade baissait sensiblement malgré un redoublement de soins de la part des deux enfants.

Celui-ci, le crucifix à la main, s'unissait aux prières... (Page 56)

Il fallut songer à l'administration des derniers sacrements. Marie avait préparé, au milieu de ses larmes, la chambre où devaient se faire les augustes cérémonies. Tout avait été disposé : crucifix, cierges bénits, nappe, ouate, eau bénite, etc.

On annonça bientôt à la pauvre famille que le lendemain le *bon Dieu* viendrait les visiter et se donner au père. Ce fut une insigne consolation au milieu de tant de douleurs.

Le lendemain matin, en voyant approcher le saint Viatique, les voisins avertis et les deux enfants portant un cierge allumé, vinrent attendre le prêtre à la porte d'entrée, et l'accompagnèrent jusqu'à la chambre du mourant.

Celui-ci, les mains jointes sur sa poitrine, s'unissait aux prières qu'on faisait pour lui, et recevait déjà dans des témoignages d'affection si sincère, la récompense de sa vertu d'autrefois.

Encore quelques heures de vie, et le pauvre malade ne sera plus de ce monde.....

Joseph et Marie le pleurèrent longtemps en compagnie de leurs amis, et ne se consolèrent qu'en se jetant à corps perdu dans les bras de la religion.

Mais tout n'était pas perdu avec le père : les enfants, il est vrai, ne recueillaient pas un riche patrimoine, mais ce qui valait bien mieux, ils héritaient d'une excellente et pieuse éducation qui devait être l'étoile directrice de toute leur vie.

VI

Le Souvenir de ceux qui ne sont plus

Ayez pitié de moi, vous du
moins qui êtes mes amis.
(Job)

Loin des yeux, loin du cœur: tel est le proverbe que l'égoïsme humain vérifie chaque jour.

Il est cependant des circonstances où cet oubli des absents que nous avons aimés est une lâcheté, une ingratitude et une injustice.

C'est une lâcheté, parce que notre âme, sans ressort pour ce qui ne touche pas notre amour-propre, s'endort et tombe sur elle-même dans le tombeau de l'inaction; c'est aussi une ingratitude et,

en perdant la mémoire des bienfaits reçus, nous nous rendons ce témoignage que nous n'étions pas dignes de les recevoir, ou tout au moins que nous avons failli à notre devoir après les avoir reçus; enfin c'est une injustice, puisque nous jouissons des biens que nous ont laissés ceux que nous délaissons.

Marie et Joseph avaient le cœur trop grand pour y admettre ces petitesses.

Aussi, dès qu'ils le purent, ils firent dire pour leur bon père une neuvaine de messes, comme c'est encore l'usage dans le Languedoc, et entreprirent successivement plusieurs pèlerinages.

Notre-Dame de Bon-Secours fut visitée la première. Comme le trajet n'était que de quelques lieues, les deux enfants le firent à pied. Sur le chemin, Joseph, n'en pouvant plus, demandait à sa sœur de se reposer un peu, dans l'espoir qu'une voiture venant à passer les prendrait tous deux.

Quelquefois l'attente de Joseph était réalisée, et ensemble ils se félicitaient de leur bonne rencontre.

L'église de Notre-Dame de Bon-Secours est bâtie sur une colline, afin que les peuples puissent plus

facilement tourner leurs regards vers Celle qui y répand ses faveurs.

Aussi, chaque fois que Marie et Joseph pouvaient deviner, à travers les arbres, la blanche nef du sanctuaire, leurs mains se joignaient instinctivement, ils priaient pour leur père et la consolation descendait dans leur cœur.

Marie se sentait aussi responsable devant Dieu du dépôt qui lui était confié dans la personne de son jeune frère, et, soit défiance d'elle-même, soit vertu réelle d'humilité, elle avoua tout d'abord à sa très bonne Mère du ciel, qu'elle n'était bonne qu'à tout compromettre, et qu'elle se reposait complètement sur elle des soins que nécessitait la conduite du ménage dont elle allait être la maîtresse.

La sainte Vierge écouta une prière si humble, car quoique bien jeune, Marie montrait en toute circonstance la prudence et la sagesse des vieillards.

Après avoir rassasié leur dévotion, en entendant plusieurs messes de suite et en communiant, les enfants faisaient une visite spéciale à l'autel de Marie, déposaient à ses pieds tous leurs intérêts, et

sortaient du sanctuaire pour prendre leur réfection sur les rampes de la colline au milieu des fleurs rustiques.

On mangeait le plus brièvement possible, car il fallait un demi-jour pour le retour.

Le repas fini, les deux enfants allaient dire adieu à leur Père et à leur Mère célestes, déposaient dans le tronc leur obole, et redescendaient contents les pentes de la colline sainte.

De temps en temps, ils se retournaient pour voir encore une fois le sanctuaire béni qui s'éloignait derrière eux.

Bientôt Bon-Secours n'était plus pour eux qu'un point blanc qui se perdait dans la vapeur de l'horizon.

Le soleil baissait dans l'immensité des cieux, et les deux enfants, non sans une grande fatigue, revoyait la bastide et les champs paternels.

Après quelques jours de repos et de travail domestique, les deux enfants prenaient de nouveau le bâton des pèlerins.

A l'extrémité sud du département, il y a les restes méconnaissables d'un célèbre sanctuaire

consacré autrefois à saint Michel Archange

La tempête révolutionnaire a emporté jusqu'à la dernière pierre de l'édifice béni; mais la foi des bons paysans des environs a conservé le souvenir des bienfaits du grand patron et défenseur de la France.

Une circonstance réveilla tout à coup l'attention des peuples assoupie depuis près de cinquante ans.

Une dame des environs d'Arles était malade sans que les médecins pussent la soulager. Une dame de ses voisines, octogénaire mais dont la mémoire et la foi ne vieillissaient pas, raconta à la malade les bienfaits obtenus autrefois à saint Michel, et lui recommanda de bien prier ce chef glorieux des milices du ciel. La pieuse vieille, de son côté, se rendit à l'endroit où elle avait prié dans son enfance et où ses pères avaient prié avant elle.

Non seulement l'herbe, mais encore les arbres avaient grandi à l'emplacement de la chapelle dont rien n'indiquait l'existence.

La bonne vieille, cependant, en cherchant dans ses souvenirs, se rappela qu'une fontaine coulait au nord de l'édifice et se mit à chercher de tous côtés.

Elle découvrit bientôt le fil d'eau miraculeuse, et une fois fixée, elle cueillit quelques feuilles de chêne-vert à un arbre qui avait poussé à l'endroit même de l'autel principal de la chapelle.

Elle porta pieusement ces feuilles à la malade et les jeta naïvement dans son bouillon en lui disant : Prenez ceci, et saint Michel vous guérira.

Ce qu'avait dit la bonne vieille arriva; le bruit du miracle courut tout le pays; et la foi grandissant avec les faveurs obtenues, il se forma bientôt pour saint Michel un concours de peuple extraordinaire.

La nouvelle en vint aux oreilles de Marie, qui avertit aussitôt son frère de se tenir prêt.

Lorsque les deux enfants arrivèrent à l'endroit célèbre, ils se trouvèrent en présence, non d'un majestueux sanctuaire comme à Bon-Secours, mais d'un oratoire fraîchement terminé et tellement étroit qu'il ne pouvait contenir que la statue de la Reine des Archanges.

Mais toute la montagne était transformée en église; et l'on voyait à travers les arbres, des hommes, des femmes, des enfants à genoux et découverts, récitant des prières à haute voix, et se

répondant comme les moines qui psalmodient l'office divin.

Chacun voulait, par reconnaissance, laisser un souvenir quelconque de son pèlerinage.

Aussi voyait-on suspendus à tous les rameaux des arbres, des chapelets, des médailles, des béquilles, des rubans, etc., etc.

On se croyait là transporté dans une sorte d'Eden; on respirait une atmosphère de joie tellement inconnue ailleurs, qu'on ne pouvait s'arracher de ce lieu béni.

Les abords du mesquin oratoire étaient semés de pièces de monnaie que personne ne songeait à prendre, même dans les ténèbres de la nuit. Pour cette fois seulement, la race des voleurs était absente.

Après avoir beaucoup prié pour leur père mort, les deux enfants se joignirent à un groupe de personnes pieuses et reprirent le chemin de leur petit domicile.

Aux pèlerinages, Marie et Joseph joignaient quelques petites privations.

Ils passaient quelquefois sous les pêchers chargés

de fruits mûrs et tentants, et ils se défendaient d'y toucher, jusqu'au moment du repas, où ces mêmes fruits étaient servis avec économie et frugalité.

Marie comprenait que la meilleure manière de soulager les âmes du purgatoire, c'est de beaucoup prier et de bien remplir ses devoirs d'état. Elle expliquait cette doctrine à son petit frère, et ensemble ils faisaient des prières interminables en dehors des heures du travail.

Le dimanche surtout était employé à ce grand devoir de la vie chrétienne, elle faisait la communion ce jour-là, et elle suppliait quelques pieuses compagnes de se joindre à elle et de prier à ses intentions, ce qu'on lui accordait volontiers.

VII

Le Malfaiteur

Il est une race d'hommes, maudits de Dieu, ouvriers d'iniquité, qui ont pris à tâche de souiller tous ceux qui sont purs et d'égarer tous ceux qui sont dans le droit chemin; ils ruminent dans les ténèbres; ils se replient dans leur malice comme le serpent sur ses anneaux; ils épient la colombe qui se joue sans défiance et la dévorent. Ils attaquent avec une tactique profonde, l'athlète de la foi qui combat sous l'aile de Dieu, et ne laissent pas de lui faire quelques égratignures, dont ils se contentent et dont ils font présent à Satan leur père.

Pour comble d'horreur, ces satellites du grand Dragon s'attachent de préférence à ce qu'il y a de plus infime, et ne dédaignent pas des combats où le triomphe serait une honte pour tout autre qu'eux.

Un jour, Marie était sur la porte de sa pauvre maison, regardant, comme pour se délasser l'esprit, un couple de chardonnerets échappés des dernières nichées de juillet, et dont la robe n'était pas encore teinte.

Un homme au front sinistre parut devant elle, et lui offrit un rouleau de gravures qu'on a flétrie plus tard du nom de *pornographies*.

— Nous n'achetons rien de ce genre ici, dit sèchement Marie.

A ces mots l'homme s'efforça d'amener un sourire sur ses lèvres et répondit :

— Mademoiselle, vous avez devant vous un vrai philanthrope : je voyage pour l'amour de l'humanité. Aussi mes gravures ne sont pas chères quand on ne veut pas ou qu'on ne peut pas les payer, je les donne pour rien.

Ce disant, l'empoisonneur détache une demi-douzaine de ses fanfreluches coloriées ; il allait les

déposer sur la table à manger, lorsque Marie, transportée d'indignation de voir des obscénités faire invasion dans sa maison, lui fit un geste menaçant et lui montra la porte.

— Ma bonne petite, continua *l'homme* en emmiellant sa voix, puisque vous n'aimez pas mes gravures, vous accepterez bien mes bons et beaux journaux.

— Monsieur, nous ne sommes pas assez riches pour avoir des journaux ; ce genre de lecture nous est inconnu.

— Vous êtes donc plusieurs ici ? demanda *l'homme* avec curiosité.

— Sans doute, répliqua vivement Marie qui flaira une arrière-pensée dans l'inconnu. Au reste, monsieur, mes occupations ne me permettent pas de m'attarder plus longtemps ; veuillez reprendre vos gravures et vos journaux dont je n'ai que faire.

— Vous me ferez bien l'honneur d'accepter un exemplaire de chacun de mes articles.

— Monsieur, je vous ai exprimé toute ma pensée : veuillez la respecter. Bonjour. Et elle tourna le dos.

L'homme aux gravures se retira en maugréant

hautement; il lança même des menaces que Marie ne comprit qu'imparfaitement.

Cependant, le père Larame, la terreur des malfaiteurs de la contrée, avait suivi ses mouvements, et, sa journée finie, il était venu demander ce qu'avait dit et fait l'inconnu.

— Il vous a menacée? fit-il répéter à Marie.

— Oui, je crois l'avoir ainsi compris.

— Eh bien! n'ayez pas peur, je vais venir passer la nuit chez vous, vous pourrez dormir tranquilles. Là-dessus il fit une petite caresse à Joseph qui revenait de l'école, alla avertir sa famille, et revint immédiatement après pour commencer ses opérations stratégiques.

D'abord il laissa entr'ouvert le contrevent disjoint d'une chambrette de décharge et se mit à donner des instructions à Marie, en cas que l'inconnu voulut profiter des ténèbres et de l'isolement de la maison pour voler.

Il parlait depuis un quart d'heure lorsqu'un léger bruit se produisit au dehors.

Le brave Larame se blottit aussitôt sous la table et les deux enfants demeurent sans mouvement; puis

font le signe de la croix en même temps que la porte, qu'on n'avait pas eu le temps de fermer, laisse émerger l'apparition sinistre de tantôt.

Cette fois l'homme aux gravures le prend de haut; il se moque du signe qu'il a entrevu, et annonce qu'il vient pour souper.

En même temps il découvre des œufs dans un paillasson, il s'en adjuge une demi-douzaine et ordonne à Marie de faire du feu.

Bientôt le feu flambe, l'intrus fouette ses œufs et la poêle est prête; encore deux minutes et l'omelette jaune d'or est en double dans une assiette.

— J'ai soif, dit l'homme terrible en s'asseyant.

— Nous n'avons pas de vin, répond timidement Marie.

— Vous me jouez, reprend l'homme terrible: menez-moi à la cave.

Et prenant la lumière, il fait signe aux deux enfants de passer devant.

Ses investigations n'aboutissent à rien; et il retourne promptement assiéger son omelette.

Mais, ô fatalité! une main invisible l'a fait disparaître!

— Qu'est ceci! se demande l'homme sinistre. — Avez-vous un chien? Où est-il?

— Nous n'avons pas de chien en ce moment.

— C'est tout de même singulier ce qui se passe chez vous.

Et il se remet à casser des œufs.

A peine avait-il commencé de savourer le parfum de sa seconde omelette, qu'un énorme coup de bâton, déchargé sur la queue de la poêle, la fait voler en l'air, et pouf! voilà mon souper dans les cendres.

Cette maison est hantée! s'écria l'homme qui avait oublié de croire en Dieu.

Et promenant un regard stupéfait sur les deux enfants restés calmes à l'angle de la table, il leur dit: Mais vous autres, vous n'avez donc pas peur?... Boum!... Horreur!... Entendez-vous souvent des bruits comme celui-là! Boum!... Miséricorde!... Boum!... Boum!... Boum!... C'est la fin du monde!!! Au nom du Père... Au nom...

Et le pauvre diable cherchait dans son cerveau creux la formule du signe de la croix.

Le destin m'en veut, dit-il; décidément on n'est

pas bien ici : fuyons. Et les deux enfants, retenant un gros rire, lui souhaitèrent bon voyage.

Pour achever de le peindre, maître Larame était sorti par une porte de derrière et recouvert d'un long drap blanc dont un angle noué formait capuce sur sa tête, il s'avança lentement à la rencontre du malheureux en répétant invariablement ce refrain lugubre :

Quand je vivais, tous ces biens m'appartenaient;
Mais dans le royaume noir,
Plus d'espoir !...

Il en fallait beaucoup moins pour donner des jambes à notre homme; et comme la nuit était avancée, le bon Larame alla souhaiter le bonsoir aux deux enfants qui le remercièrent de ses services.

On se sépara en riant beaucoup.

VIII

Terrible accident

Il y avait une grande vie dans les classes de B***. Les élèves, divisés en *camp grec* et en *camp romain*, se livraient souvent à des tournois scientifiques et littéraires qui n'avaient pas précisément la physionomie des tournois du moyen âge, mais qui ne laissaient pas d'être très instructifs et très intéressants.

A l'issue d'une de ces luttes où les champions s'étaient fort distingués de part et d'autre, il fut convenu qu'une promenade générale serait accordée le mardi suivant.

A cette nouvelle, ce fut un vrai délire dans toutes

Il y avait une grande vie dans la classe de B***

ces petites têtes; chacun se félicitait et se promettait les plus joyeux amusements.

Les trompettes de fer-blanc furent récurées, les tambours, silencieux depuis longtemps, furent préparés; celui-ci avait un accordéon, celui-là de vieilles cymbales, un autre, une voiture à bras pour les provisions ou pour ceux qui auraient pu boiter. Plusieurs offrirent de mener leur âne pour porter les plus jeunes ou pour faire la *course*.

Les professeurs, désireux de donner à leurs élèves une nouvelle marque d'affection et d'intérêt, préparaient, de leur côté, tout ce qu'il fallait pour la circonstance.

L'un d'eux avait fabriqué un aérostat en papier peint et beaucoup de cerfs-volants.

Le matin étant venu, plusieurs élèves avouèrent à leur professeur qu'ils s'étaient réveillés bien avant le jour. Ils commençaient à raconter leur songe, quand une explosion de cris de joie et de claquements de mains vint interrompre toute conversation.

Les ânes, car il y en avait trois, arrivaient au lieu du rendez-vous, montés chacun par leur jeune maître.

On partit bientôt avec les premiers rayons du soleil, et Joseph, en voyant qu'on se dirigeait du côté du bois où il avait failli périr l'hiver précédent, se remit à raconter son histoire.

La gaîté la plus vive régnait sur toute la ligne.

Deux groupes seulement faisaient entendre quelques plaintes:

Comment, disaient-ils, lancer notre aérostat? Et nos cerfs-volants avec ce calme absolu des vents pourront-ils quitter le sol?

Mais d'un mot le professeur dissipa toute tristesse.

Arrivé sur les bords d'une petite rivière et sur la lisière du bois on fit halte.

Un coup de sifflet ramena tous les groupes au même endroit et l'on donna *l'ordre du jour*.

Tout le monde s'assit d'abord sur l'herbe que fanait déjà les rayons du soleil; on ouvrit les paniers où les mamans avaient déposé la pitance du jour. Chacun montrait à son voisin ses provisions, et lui offrait de les partager.

On eut dit les *Agapes* des premiers chrétiens.

Cependant aucun signal n'annonçait le moment du repas.

Les estomacs criaient et le directeur de la promenade, debout sur une éminence, examinait les différentes situations du campement comme un général d'armée.

Tout à coup il se signa majestueusement et tous les élèves l'imitèrent en répétant à haute voix : Au nom du Père, etc...

Aussitôt après, on se mit à l'œuvre sur tous les points.

Quelques élèves, avertis à temps par un signe, s'interrompent tout à coup et se dirigent vers le point culminant où trônait le directeur.

Tous les yeux se tournent de ce côté; on fait silence, et une harmonie suave s'élève et tient tous les cœurs en suspens.

Des paysans, auxquels la brise porte ces accents, accourent comme autrefois les nymphes aux soupirs d'Amphion ou d'Orphée.

De tous côtée on crie : Bis! bis! et le chœur recommence.

Cependant le repas, un moment suspendu, a repris avec une nouvelle ardeur ; on entend quelques bouchons sauter au milieu du cliquetis des gobelets

et des timbales. Les conversations montent d'une note et menacent de devenir bruyantes avec le dessert.

Mais tout a été prévu par le vieux praticien qui domine tout de son ombre et de sa voix.

Déjà d'un signe il a commandé le silence, et l'aimable Joseph, debout à côté de lui, un rouleau de papier à la main, se dispose à se faire entendre. Écoutons :

Au mont Sinaï

Les Juifs, depuis trois mois sortis de l'esclavage,
Allaient voir Chanaan, leur divin héritage.
Leurs tentes s'alignaient dans un plan arrondi
Et formaient une écharpe au mont du Sinaï.

Au loin le désert aride,
Où passe le daim rapide,
Expire sur l'horizon.
Plus près, un tendre gazon,

Du désert seule parure,
Est nourri par l'onde pure
Qui sort du roc, et murmure,
Et courbe les frêles roseaux.

Trésor de Dieu, glace rustique,
Où se mirent le mont antique
Et la cavale des troupeaux.

Dans les airs, l'oiseau solitaire,
Se détachant comme un point noir,
Voltige aux abords de son aire,
Aux premières ombres du soir.

Israël, sur le seuil de sa tente,
Suit le rayon de l'astre du jour,
Sur le granit qu'il diamante,
Et couvre d'ombre tour à tour.

Le vieillard aux longues rides,
Presse, de ses doigts pesants,
Le bâton aux nœuds solides,
Compagnon de ses vieux ans.

L'humble enfant au teint de rose,
Dort sur le sein maternel;
Et sa bouche, à peine close,
Semble dire : Ainsi repose
Un bel ange dans le ciel.

Cependant de ses sombres voiles,
La nuit a couvert le désert;
Au ciel brillent les étoiles
Dans un sublime concert.

Mais de la machine ronde,
Le soleil n'a pas fait le tour,
Quand, soudain, la foudre gronde
Pour annoncer le grand jour.

C'est le Dieu tout-puissant qui paraît sur la nue;
Il vient donner ses lois aux humains.
Montagne, abaissez-vous, frémissez à sa vue.
Et vous, sublimes Séraphins,

Formez son marchepied, portez-le sur vos ailes.
Bientôt de tous côtés des torrents d'étincelles,
D'un feu rouge et blafard illuminent les cieux.
Pluie horrible, embrasée, ouragan furieux.

Le mont, comme un vaisseau prêt à faire naufrage,
Chancelle au contre-coup de cet affreux orage.
Les tentes de Jacob, tressaillant de terreur,
Se voilent aux regards du souverain Seigneur...

Lève-toi, nation oublieuse et grossière :
Pourquoi t'épouvanter à l'aspect de ton père?...

Moïse de sa peur cherche à la retirer ;
Mais chacun lui répond qu'il est près d'expirer.
Il gravit alors seul les pentes redoutables
Que recouvrent toujours des ténèbres palpables.
Un ange protecteur par la main le conduit,
Et sous ses ailes d'or devant Dieu l'introduit.
Moïse, à cet aspect, se jette sur sa face...
Il adore Celui devant qui tout s'efface...
Le Seigneur le relève et lui dit : Approchez.
Comme des plants ingrats de leur tronc détachés,
Croissent en oubliant leur première origine,
Ainsi l'homme éloigné de sa source divine,
S'en va me délaissant. Je ne suis plus son Dieu !...
Et je me sens son père... Oui, oui, j'aime l'Hébreu,
Et sans déguisement je lui dirai ma plainte :
Je voudrais plus d'amour et non pas tant de crainte.
Ah ! puisse-t-il, mon fils, bien comprendre aujourd'hui,
Ce qu'il aura de moi, ce que j'attends de lui !

Alors autour du mont, désormais invisible,
Le silence se fait solennel et terrible.
L'Ange de Dieu se lève et, d'une auguste voix,
Aux Hébreux consternés fait entendre ses lois,
Ces lois, gage d'amour, de tendresse infinie,
Ce testament sacré, ce soleil de la vie.

Les échos transmettront au jour le plus lointain
La sublime teneur de ce contrat divin...

Déjà l'Ange du ciel a gravé sur la pierre
Cette voix qu'emportaient les ailes du tonnerre.
Moïse qui s'est fait répondant des humains,
S'avance au nom de tous, tend ses tremblantes mains.
L'Ange, resplendissant de rayons ineffables,
Les charge avec respect des immortelles tables.
Moïse bénit Dieu de ce bienfait nouveau
Et presse dans ses bras son précieux fardeau.
Il s'incline un instant et s'apprête à descendre,
Car, au pied du Sina, son peuple doit l'attendre.

Détrompez-vous, grand homme ; ô cieux, soyez surpris :
La terreur d'Israël s'est changée en mépris !
Celui qui sous ses pas entr'ouvrit les abîmes ;
Celui qui tonne encore sur les fumantes cimes,
N'est plus rien à ses yeux ! Pour achever l'affront,
Devant un dieu qu'il crée il vient courber son front !

Cependant, sur le mont la trompette sonore
Sonne comme au grand jour de la dernière aurore.
Les feux sont rallumés et les foudres vengeurs
Annoncent du Dieu saint les terribles fureurs.

Moïse apprend bientôt le crime abominable
Dont Dieu va se venger en perdant le coupable.
Dans son cœur sont heurtés cent mouvements divers.
Il avance, il recule, il redoute, il espère...
Mais soudain, emporté d'une sainte colère,
Il lève son fardeau qu'il brandit dans les airs
Et d'un coup violent le brise contre terre.
Puis, devant le Très-Haut tombant à deux genoux:
Seigneur, dit-il, que la gloire environne,
Si vous êtes le Dieu jaloux,
Vous êtes aussi le Dieu qui pardonne.

Non, non, l'Hébreu ne mourra pas,
Disent aussi les Anges;
Car dans la nuit du trépas,
Qui, Seigneur, chantera vos louanges?

Vous avez protégé sa marche au sein de l'eau,
Vous l'avez tiré du passage
Où Pharaon fit naufrage,
Où l'Égypte trouva le tombeau.
Sauvez, Seigneur, sauvez votre faible héritage.

Oui, je veux, Anges saints, répond le Tout-Puissant,
Faire grâce au coupable au nom de l'innocent.

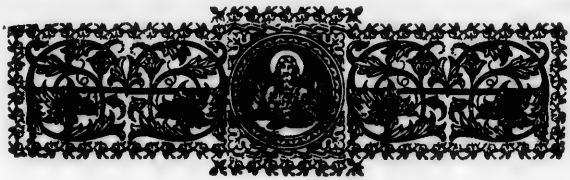
Je me vois désarmé, car l'humble cœur qui m'aime.
Est plus fort que le ciel, est plus fort que moi-même.

Alors les Chérubins exaltent son saint nom.
Moïse, dans l'élan de sa reconnaissance,
S'unit à leurs concerts pour bénir sa clémence;
Puis, au peuple qui pleure il porte le pardon.

Partez, élancez-vous, ô légion ailée,
Dans le profond azur de la plaine étoilée,
Que le livre des lois, avec honneur porté,
Brille aux portiques d'or de la sainte cité.
Vous le déroulerez aux yeux des consciences
Au grand jour du Seigneur. L'impie, épouvanté,
Y lira : *Châtiments;* le juste, *Récompenses.*

La plupart des élèves savourèrent le ton de cette poésie si bien en harmonie avec le paysage qu'on avait sous les yeux.

Plusieurs, des plus grands, demandèrent le morceau pour le transcrire à leur profit, et enrichir leur anthologie. Après avoir reçu les félicitations de tous, Joseph descendit du pinacle pour céder la place à l'un de ses compagnons qui commença ainsi :



IX

Au Paradis terrestre

Au commencement Dieu
créa le ciel et la terre.
(Genèse.)

Le Seigneur avait dit, et soudain, à sa voix,
Mille et mille soleils accouraient à la fois.
Gigantesques flambeaux, bataillon formi-
[dable.
Dans les cieux disposés dans un ordre admi-
[rable.
Là-haut, dans un accord, un rhythme solennel,
Ils devaient, chaque jour, parler de l'Éternel.

Après avoir formé ces centres de lumière,
Dieu les trouva parfaits, et fit venir la terre.

La terre, astre nouveau tiré de son trésor,
Dans les champs éthérés bientôt prit son essor.
Nonobstant la lourdeur de son énorme masse,
D'une course effrénée elle fendait l'espace.
La cour du Roi des cieux, sans jamais se lasser,
Debout sur son chemin, la regardait passer :
Elle emportait au loin, avec ses eaux profondes,
Et ses monts et ses bois et ses plaines fécondes.
Les animaux jouaient sous les arbres touffus :
Oiseaux, brebis, serpents, ensemble confondus.
Depuis l'instant où Dieu leur avait donné l'être,
Ils attendaient les soins, le joug d'un commun maître.
Mais voici l'heure, enfin : le Créateur du ciel.
Façonne son chef-d'œuvre, à jamais immortel :
L'homme, de dons parfaits admirable assemblage ;
L'homme, du Dieu très haut la ressemblante image.
L'Eden est son palais en attendant le jour.
Qu'il monte dans le ciel, son éternel séjour.

Les Anges, étonnés, contemplent en silence
L'esprit vêtu de chair qui charme leur présence.
Et le Seigneur leur dit : C'est là l'être nouveau,
Du monde inférieur, l'ornement le plus beau.
Je l'ai mis ici-bas pour régner sur la terre ;
Au ciel je le ferai votre égal, votre frère.

Et dans un saint accord, les Esprits bienheureux
Chantaient avec Adam: Gloire au Seigneur des cieux!
A ce refrain d'amour, que répète chaque heure,
Satan gronde et s'agite en sa sombre demeure.
Il relève son front, et dit en frémissant :
Moi seul je suis coupable, et l'homme est innocent!
Son bonheur est parfait; ma misère est extrême...
Oui, je le séduirai; j'en jure par moi-même !...
Et je sais que Celui que je ne puis aimer.
Celui qu'avec effroi j'entends toujours nommer,
L'a menacé tantôt de la mort éternelle
S'il méconnait sa voix et devient infidèle.

Ces lugubres accents ébranlent les enfers :
Chacun conçoit l'espoir de partager ses fers,
Et l'infâme dragon prend son vol vers la terre.
Ne le voyez-vous pas, ô légion guerrière,
Vous qui l'avez vaincu dans les hauteurs des cieux?
Levez-vous et frappez, frappez l'audacieux.
Mais non: Dieu veut savoir si dans sa créature.
Se trouve un cœur soumis, une tendresse pure,
Il veut que l'homme doive à sa fidélité
L'honneur d'être son fils et l'immortalité.

Épreuve redoutable et lutte solennelle

D'où sortira la vie ou la mort éternelle !...
Adam, voyez vos fils, rendez-les tous heureux;
Satan voudrait les perdre, ah ! triomphez pour eux.
Les siècles à venir loueront votre mémoire :
Les pères aux enfants diront votre victoire.
Mais quoi ! vous succombez ? Ai-je bien entendu ?
Le Seigneur outragé, le genre humain perdu!!!
Jour néfaste à jamais ! déceptions cruelles !
Anges, versez des pleurs, couvrez-vous de vos ailes :
Nous mourrons sans retour : ayez pitié de nous,
Déjà du Dieu vengeur apparait le courroux.
Déjà, de toutes parts, les carreaux du tonnerre
Ont embrasé le ciel armé contre la terre...
Adam frémit au bruit de l'horrible clameur,
Son front est inondé d'une étrange sueur.
Pour se cacher aux yeux de son Dieu, de son juge,
Aux arbres de l'Eden il demande un refuge.
Ainsi l'ingrat mortel que le crime a séduit
Cherche à se dérober à l'œil qui le poursuit.

Cependant le Très-Haut, porté sur un nuage,
Dans les cieux en fureur a marqué son passage.
Les esprits immortels, de sa gloire parés,
Diamantent son trône, en forment les degrés.
Ils viennent contempler l'Auteur de la nature

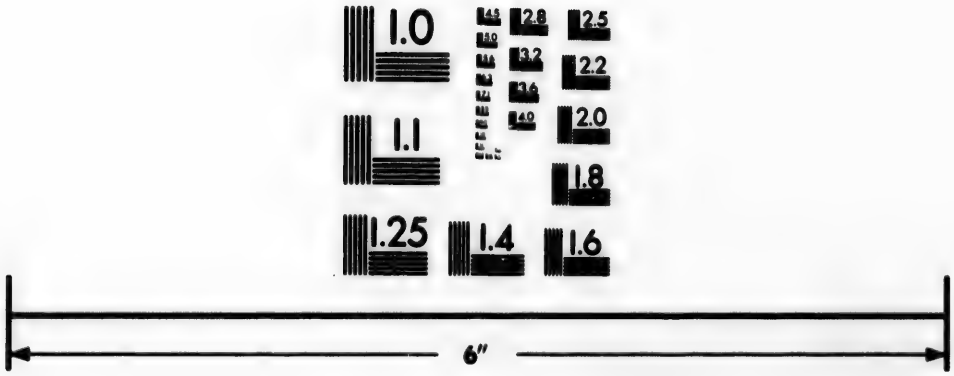
Entrant en jugement avec sa créature,
Et redire le mot, devenu si fameux :
« Nul n'égale Celui qui règne dans les cieux ! »

Adam paraît bientôt, revêtu de son crime ;
A ces côtés se tord le prince de l'abîme.
L'Eden, à ce moment, frémit d'un vaste effroi,
Et semble partager la honte de son roi.
Les astres, suspendant leur marche imperturbable,
Suivent, saisis d'horreur, ce drame lamentable...
Que fera le Seigneur, juge et père à la fois ?
La justice et l'amour confondront-ils leurs droits ?
Les Anges, consternés, attendent en silence.
Recueillons, avec eux, l'immuable sentence.
Dans son juste courroux, Dieu maudit Lucifer ;
L'homme reste son fils, en dépit de l'enfer :
Car déjà, pour laver la tache de son crime
Le fils de l'Éternel s'est offert en victime.

Adam le reconnaît et salue à la fois
Le Christ triomphateur et l'Homme de la croix.
Bientôt son cœur s'éveille à la reconnaissance,
A l'amer repentir, à la douce espérance.

Mais l'Éternel ne peut oublier son serment,

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

Et l'homme doit subir un juste châtiment.
Il versera des pleurs en passant sur la terre
Jusqu'au jour où son corps redeviendra poussière.
L'Eden, séjour de la paix, est désormais fermé.
Un Ange, aux ailes d'or, de son glaive enflammé
En interdit la porte. Expulsion amère
Qui rejette l'enfant hors des bras de son père.
Mais ce père, sensible au sort de l'orphelin,
Pour charmer ses douleurs, lui donne un Séraphin.
Dieu dit à son ministre : Ange, je te confie
Cet enfant malheureux, né de ma propre vie.
Souviens-toi que tu sers un roi découronné.
Chassé du paradis mais non abandonné.
Ses maux seront amers, multiples, innombrables :
Tu les adouciras par tes soins charitables.
Si tu le vois faiblir, succomber en chemin,
Porte-le dans tes bras, presse-le sur ton sein.
Quand il m'invoquera, recueille sa prière ;
Le soir, à son chevet, ferme-lui la paupière...

Et quand viendra pour lui le moment de la mort,
Contre ses ennemis, fais un suprême effort.
De peur qu'aux noirs pensers son âme ne succombe,
Montre-toi souriant sur le bord de sa tombe.
Qu'il souhaite, en voyant ton front serein et pur,

S'envoler avec toi dans les plaines d'azur.
Fais briller à ses yeux l'immortelle couronne
Que la vertu mérite et que le trépas donne.
Enfin, change l'horreur de ce dernier moment
En tranquille sommeil, en saint ravissement.
Quand la mort de ses jours aura brisé la trame,
Près de mon tribunal viens avecque son âme.
Et puis, l'introduisant dans les palais du ciel,
Commence avecque lui le cantique éternel.

Le chant de quelques oiseaux solitaires avait accueilli ces dernières strophes qui laissaient les fils d'Adam sous les ailes des Anges.

Les esprits attentifs se repliaient dans un sentiment d'attendrissement, d'amour et de reconnaissance mêlé de crainte. Mais bientôt la vue d'un *dragon* qui se balançait à quelque soixante mètres au-dessus des têtes, vint changer le cours des émotions.

Malgré le calme de l'air dans le vallon, le cerf-volant s'agitait comme un aigle en fureur On avait vu l'un des professeurs monter sur un escarpement très élevé, et de là lancer la machine ailée qu'un écolier, au fort poignet, tourmentait du bout d'une

Seras-tu prêtre du Sanctuaire?.. (page 120).

corde. Plus celui-ci courait à l'encontre du vent, plus le cerf-volant s'élevait en laissant flotter sa queue comme celle d'une comète.

Le peuple écolier était content et battait des mains.

Toutefois, pour varier ses plaisirs, le directeur proposa une partie de pêche.

En un clin d'œil les lignes furent amorcées, et la rivière étonnée, pour la première fois, se montra plus qu'avare. Il est vrai que le tapage effroyable qu'on avait fait sur ses bords avait suffi pour river tous les poissonneaux au plus profond de leur retraite.

Un instant on crut à une capture; mais, ô cruauté du destin! le pêcheur ne retira qu'une loque!...

Le rire avait fait place à la mauvaise humeur : il gagna de proche en proche et arriva jusqu'à André, le plus fort de la troupe.

Celui-ci, à bout de patience, élevant sur sa tête un bloc cyclopéen, le lança au milieu de la rivière, et comme on lui demandait la raison de cette violence, il répondit : Nous n'avons pu prendre aucun poisson, il faut au moins les effrayer.

On leva bientôt le camp et l'on se rendit sur une vaste terre en friche qui permettait de se livrer aux jeux à grandes évolutions.

Les ânes, reposés depuis plusieurs heures, ne demandaient qu'à courir, du moins on le pensait ainsi.

Pour faire tout avec ordre, on désigna par tirage les trois élèves qui devaient concourir les premiers.

A un signal donné, les trois coursiers s'élancèrent ; mais malgré les dires de chacun qui prétendait que son âne était plus leste que celui du voisin, l'un des cavaliers fut laissé à mi-chemin. Les rires homériques, les hourras sans fin, les coups mêmes ne purent déterminer la capricieuse bête à aller plus vite.

Bien plus, elle cherchait à se débarrasser de son cavalier, et cela sans aucune forme de politesse. D'abord elle leva l'arrière-train en l'air à plusieurs reprises. Mais un coup de bâton sur les oreilles la payait comptant à chaque ruade.

Alors la méchante bête essaya d'un moyen qui ne pouvait manquer de réussir : elle se roula sur le

dos au milieu d'un tourbillon de poussière et d'une pluie de cailloux qui résonnaient sur sa peau comme sur celle d'un tambour. Tout ce qu'on put faire de mieux pour se venger, ce fut de l'attacher de très court au tronc d'un chêne d'où elle ne pouvait plus tondre une touffe de gazon.

Les deux autres coursiers continuèrent avec des succès divers.

Le cavalier qui arrivait le premier au but recevait un cornet de dragées dont le bon directeur avait gonflé ses poches.

Souvent les cavaliers, peu habitués à monter les bêtes, chevauchaient gauchement, chancelaient et finalement ils embrassaient le cou de l'âne pour éviter une chute inévitable.

Après une heure d'un exercice si intéressant, il fallut songer à aller plus loin : une nouvelle surprise attendait tout le monde.

Depuis plus d'un quart d'heure, deux des professeurs avaient pris les devants et l'on ne savait pas précisément ce qu'ils étaient devenus.

Mais bientôt un globe enrubanné apparut aux yeux de tous comme un astre levant. La machine

ronde s'élevait par degré dans une ascension régulière, car elle était retenue par un fil.

On salua ce nouveau succès du jour par des acclamations frénétiques.

Les professeurs, contents de ce que leur expérience réussissait si bien, goûtaient à longs traits le plaisir d'être agréables à leurs *chers élèves*.

Mais, hélas! comme bien des fêtes d'ici-bas, celle-là allait se terminer par une catastrophe.

Ordre exprès avait été donné aux élèves de ne pas s'éloigner de leurs maîtres. Mais d'eux d'entre eux, entraînés par une charge à fond aux papillons bleus, qui foisonnaient dans ces parages, s'éloignèrent comme à leur insu du gros des rangs et devinrent les tristes victimes de leur désobéissance.

Joseph, l'aimable Joseph avait, pour cette fois, oublié ses traditions d'obéissance filiale et respectueuse envers ses maîtres, et était l'un des deux délinquants. Il courait d'une fleur à l'autre, sans autre souci que celui de prendre beaucoup de papillons, quand il se sentit piquer au genou. Instinctivement il porta la main à l'endroit blessé, mais, ô terreur! il se sent alors piquer à trois endroits

différents! Il se baisse et s'écrie en bondissant à la vue des anneaux de la vipère suspendue à sa jambe.

Aux premiers cris du malheureux enfant, un des professeurs, qui avait étudié la médecine, accourut, arracha la terrible bête de dessous le pantalon de Joseph, et l'écrasa sous le talon de ses souliers sans lui donner le temps de faire d'autres ravages. Puis il pressa, pressa encore les plaies mortelles disposées en forme de cœur sur la jambe de Joseph.

Le pauvre enfant s'était évanoui entre les bras de son bon maître; son visage passait, en moins d'un rien, du pâle livide au bleu de plomb; sa poitrine se soulevait à se rompre, tandis que sa jambe, déjà difforme, glaçait tout le monde d'effroi.

Alors éclatèrent de toutes parts les sanglots et les prières. On se rangea sans signal pour le mouvement du retour.

Joseph, porté par six de ses compagnons, ne donnait aucun signe de vie. Ses maîtres suivaient à quelque distance, anxieux et la prière sur les lèvres.

Des courriers furent envoyés à B*** pour avertir monsieur le docteur et la sœur de Joseph.

Bientôt on accourut de toutes les fermes sur le

passage du malheureux cortège, et tous ces braves campagnards donnaient quelques larmes avec quelques conseils aux élèves et aux professeurs. Plusieurs offrirent même leur lit et leur chambre pour le pauvre Joseph.

On était encore à quelques kilomètres de la maison lorsque Marie se précipita sur le visage de son frère.

« — Mon bien-aimé frère, me reconnais-tu ? disait la pauvre fille, parle-moi, Joseph, oh! parle-moi ou je meurs !! »

Les spectateurs comprirent qu'il fallait faire une diversion à cette douleur qui prenait les proportions du désespoir, et monsieur le docteur, qui venait d'arriver, la consola en lui rendant un rayon d'espérance.

Joseph fut délicatement déposé dans sa pauvre couchette où les soins les plus attentifs lui furent immédiatement prodigués.

Son professeur, animé d'une foi plus grande que le danger que courait son élève, s'était promis d'obtenir sa guérison du bon Dieu.

Il ne voulut pas le quitter de toute la nuit pen-

dant laquelle il put suivre, avec le plus émouvant intérêt, les phases de la terrible maladie.

Tout le monde sanglotait dans la chambrette, lui seul et l'intrépide Marie, qui venait de tourner ses regards et son cœur vers la Vierge, espéraient contre toute espérance.

Le pauvre Joseph resta ainsi plusieurs jours entre la vie et la mort, ne prenant absolument aucune nourriture et ne s'éveillant de temps en temps à l'existence que pour gémir sous l'effort des tortures.

Le terrible venin luttait contre la science et le dévouement des hommes, et semblait ne devoir respecter que le doigt de Dieu.

O bonne Vierge! ô bon Jésus! répétait souvent Marie en pleurant, laisserez-vous périr mon frère? Non, non, vous ne le permettrez pas!

Je vous fais pour lui tous les vœux que vous désirez, certaine qu'il les ratifiera lorsqu'il sera en santé. Faut-il vous promettre qu'il s'enfoncera dans la solitude comme le trappiste? Le voudriez-vous pour le service des autels comme Samuel? ou pour l'éducation des enfants comme le frère de l'école chrétienne?.....

Monsieur le curé, accouru au premier bruit de l'accident, était attendri de tant de foi unie à tant de courage, et de par lui, il disait : Certainement le bon Dieu fera un miracle à cause de cette enfant : Joseph en réchappera.

Cependant les journaux de la province s'étaient emparés du fait, inouï depuis plus de trente ans dans la contrée.

Des médecins étrangers venaient constater les intermittences de la maladie et déclaraient hautement n'y rien comprendre.

La foi seule des petits découvrait le mystère.

Il fut convenu que, malgré son âge tendre, Joseph ferait sa première communion à la fin de la quinzaine.

Marie et son professeur l'y préparèrent de leur mieux. Combien étaient touchants les entretiens de piété et d'amour entre le frère et la sœur, et celui qui avait remplacé son père ! Les anges devaient descendre du ciel pour écouter.

Marie se penchait sur ces lèvres toujours sous le coup du souffle de la mort comme pour lui insuffler sa propre vie et son amour de Dieu.

A mesure que le grand jour approchait, elle multipliait ses soins avec son dévouement et ses prières. Le bon Jésus te guérira, lui répétait-elle avec cet accent auquel Dieu ne peut résister. Oh ! combien il me tarde que ce grand jour arrive pour toi et pour moi !.....

Le grand jour arriva enfin, et, à l'approche du saint Viatique, Marie, dans un élan de foi qui lui fit oublier l'hommage d'adoration silencieuse que l'on rend à la sainte Hostie en ces occasions, cria à Joseph : Lève-toi ! voici le bon Jésus !... il va te guérir !... Oh ! oui, oui, il te guérira, j'en suis sûre ! Elle se prosterna après ces mots qui émurent tous les assistants en faisant jaillir des sources de larmes.

Monsieur le curé, partagé entre l'admiration et l'attendrissement, ne put tenir plus longtemps contre tant de foi, de constance et de piété, et, lui aussi se mit à verser des larmes.

Joseph, ses petites mains jointes sur sa poitrine, reposait comme une statue de cire pâle sur la blanche taie de sa couchette.

Les grains du chapelet passé dans ses doigts

brillaient comme des perles aux rayons du soleil, et formaient tout le luxe de cette demeure du pauvre. Monsieur le curé prononça lentement les paroles du Centenier, et frémit en ajoutant les paroles de l'Église : Que le corps de Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle.

Le miracle tant attendu et tant désiré allait-il se manisfester subitement ?... Il ne tenait, sans doute, qu'à la toute-puissance de Dieu... Ou bien l'ange d'innocence, doublement purifié par d'innombrables souffrances et par le sacrifice de la prière, allait-il expirer dans ses bras et sur le sein du Dieu qu'il déposait sur sa langue ?.....

Plusieurs instants se passèrent dans un solennel silence. Tous les esprits étaient subjugués sous l'empire d'indéfinissables émotions. Chacun avait les yeux arrêtés sur Joseph qui soupira doucement comme en se dégageant des étreintes de la mort.

On se releva, on se hasarda à interroger le malade dont les yeux s'étaient ouverts et souriaient à tous.

Marie se précipita sur son frère en lui répétant, ivre de joie : Ne t'avais-je pas dit, mon ange, que le

bon Jésus te guérirait ? Va, j'en étais sûre... Veux-tu manger quelque chose? Et sans attendre de réponse, elle fit jaillir dans sa bouche entr'ouverte le jus d'un raisin muscat, puis elle lui offrit un petit gâteau que Joseph avala sans peine... C'était la vie qui recommençait.

La convalescence fut cependant longue, mais plus longue fut la reconnaissance des deux enfants qui n'ont jamais oublié ce bienfait de Dieu.

X

Un véritable Ami

Monsieur le curé de B*** avait été vivement frappé de la position précaire des deux enfants. D'ailleurs leurs qualités de fonds, développées par une excellente éducation, leur marquaient une place dans un monde distingué, et le bon prêtre avait toutes sortes de vues sur les deux orphelins.

Il proposa à Joseph de venir habiter au presbytère, antique château des seigneurs de la contrée.

L'air, les chambres, tout y était à profusion; un vaste terrain, mal travaillé, entourait la cure et

servait aux exercices de courses et aux amusements auxquels se livrent les lapins et les lièvres.

De sa petite maison, Joseph apercevait les tourelles du vieux manoir, et son imagination poétique le jetait dans mille rêves divers.

Aux premières propositions de monsieur le curé, il se crut deviné dans ses pensées intimes et s'offrit à faire de grand cœur tout ce que le bon prêtre exigerait de lui.

Mais Marie ne pouvait demeurer seule et isolée au milieu des champs paternels; elle alla habiter la ferme voisine pour donner à son frère la faculté de suivre ses goûts, et à monsieur le curé l'occasion d'une bonne œuvre.

Les premiers jours que Joseph passa au presbytère furent employés à se reconnaître, à écouter et à regarder beaucoup, suivant le conseil de sa sœur, afin de se tromper le moins possible dans les différents offices dont il serait chargé dans la suite.

Monsieur le curé admirait cette tactique de Joseph et se plaisait à lui expliquer toutes choses.

L'attention de plus en plus vive du jeune enfant provoqua de la part de son bienfaiteur la question

qui le mit au fait de sa réelle vocation. Aimez-vous bien l'étude? lui dit le bon curé comme déjà convaincu de sa réponse.

Oui, monsieur le curé, répondit Joseph avec un accent vigoureux et significatif.

Eh bien! repartit le bon prêtre, dès aujourd'hui vous allez faire trois parts de votre temps : vous travaillerez des mains, vous prierez et vous étudierez.

Ce genre de vie, répondit l'admirable enfant, a déjà été le mien d'après le conseil de mes maîtres, et je ne comprendrais ni l'homme ni le chrétien qui ne ferait pas leur pain quotidien de ces devoirs marqués à l'homme dès le paradis terrestre.

Pénétré de ses principes, le petit Joseph prenait tout au sérieux et montrait en toute occasion un jugement et un tact au-dessus de son âge.

Le vaste clos du vieux manoir était en friche depuis longtemps; il se promit de le cultiver même au désespoir des lapins et des hôtes de la basse-cour qui y prenaient leurs ébats.

Il se levait de grand matin, faisait sa toilette et sa prière, et courait au travail.

C'était vers le moment fugitif, incertain
Où disparait pour nous l'étoile du matin.
Et que l'Ange des nuits aux ailes tristes et sombres,
Fuit devant les clartés qui remplacent les ombres.

Du point culminant où il était placé, Joseph découvrait le plus magnifique des horizons, et saluait l'astre du jour se dégageant de son humide nimbe de pourpre. Puis il le suivait quelque temps et voyait

Sur le penchant des monts ses mobiles reflets
Peindre de cent couleurs le manteau des forêts.

Il se penchait sur son sillon, l'âme toute imprégnée de cette poésie touchante qui est dans la nature, et qui rappelle aux cœurs innocents le souvenir de l'Eden.

Comme il travaillait à tour de bras et comme à perdre haleine, on voyait de larges portions de terrain retournées en peu de temps.

Après que les trois quarts de la matinée avaient été si bien employés, il revenait au manoir et prenait sa réfection. Puis, muni de quelques livres

choisis par monsieur le curé, il faisait l'ascension de la tour qu'on lui avait assignée pour domicile.

De là, plus élevé que Buffon dans la sienne, il s'exerçait à toutes sortes de travaux littéraires. Il lisait beaucoup et toujours *la plume à la main* pour ne rien laisser échapper d'essentiel, soit comme style, soit comme pensée.

Le moyen âge sera toujours la source la plus pure et la plus féconde des grandes émotions et des grands enthousiasmes.

Joseph, qui sentait pousser ses ailes, affectionnait ces fortes lectures qui nous transportent au sein des merveilles de la foi et de l'idéal chrétien. Il lut et médita longtemps les passages suivants empruntés au grand « *Voyage aux Iles Fortunées* ».

Le moyen âge était là avec sa couronne tressée de ses propres mains (1), défiant et le temps et les hommes dans les inimitables créations de sa foi et de sa piété (2). Quels trophées sur les ruines d'une

(1) Michel-Ange lui-même a copié. On trouve une merveille, dit-il, le Panthéon sur la terre, moi je le bâtirai dans les airs.

(2) Quelle œuvre contemporaine traversera dix siècles, et fera alors l'admiration et le désespoir de nos neveux?

barbarie qu'aucun élément humain ne pouvait vaincre! Quelle résurrection après une mort qui datait du berceau! Les génies surgissaient de toutes parts comme les étoiles au crépuscule d'une belle nuit. Rien n'arrêtait leur marche, ils multipliaient les difficultés pour se donner le plaisir de les vaincre.

Le temps, ils l'attendaient, car ils travaillaient pour l'éternité. Et de crainte qu'on se trompât sur leurs intentions, après s'être arrêtés un instant au pied de leurs monuments, ils s'élançaient dans les airs.

C'est là qu'ils déployaient toutes leurs richesses et toute leur audace. A l'ombre de leur règle comme au contact d'un magique talisman se dressaient ces flèches interminables (1), qui se déroulaient en festons et dentelaient l'azur du ciel (2).

Dans d'immenses fenêtres en rose, mille pom-

(1) L'Allemagne entière vient de travailler soixante ans pour achever les deux tours de la cathédrale de Cologne.

(2) Ces merveilles de ciselures ont bravé les siècles. La Sainte-Chapelle, à Paris, les clochers de Burgos, de Coutances, de Fribourg, de Chartres, etc., méritent une mention spéciale et resteront sans pareils.

peuses découpures radiaient comme le soleil dont la figure occupait le centre.

Dans les autres ouvertures, le vide était élégamment rompu par des meneaux lobés qui formaient d'autres fenêtres d'une grâce, d'une légèreté inouïe. Les arcs-boutants qui flanquaient la nef étaient dissimulés par des pinacles où l'on intronisait les saints les plus connus ; et des galeries taillées à jour couraient sur les combles dont elles formaient la couronne.

La façade de ces édifices était comme le frontispice du paradis.

Rien de plus savant que cette ordonnance du plan d'ensemble; rien de mieux entendu que cette interprétation morale et mystique des dogmes et des vérités de la religion. Tout y parle, tout y instruit. Le drame du Jugement dernier occupait la place d'honneur et s'imposait à tous les regards. Les légendes naïves et locales avaient leur place dans ce colossal tableau.

La tradition nationale avait sa galerie de rois et de reines. Les vices y étaient symbolisés dans de simulacres grimaçants; les démons écrasés sous

les pieds des saints, (aujourd'hui on y met les anges!) revêtaient les expressions les plus bizarres, les plus burlesques : ils faisaient rire nos bons aïeux.

Quand on avait franchi le seuil du temple, on se demandait si c'était le ciel qui s'ouvrait devant les mortels. La lumière qui tamisait à travers les verrières coloriées, tombait en pluie d'or d'émeraude, de rubis et d'opale (1).

Les mille entrelacs, le croisement des nervures et des arcades dont l'aspect changeait à chaque mouvement de l'observateur; la multitude des colonnes, les balustrades superposées, tout faisait croire à des créations féeriques, s'il est permis d'associer ce mot à la foi, qui seule les avait inspirées.

Les nations entières se cotisaient pour élever ces gloires des provinces, et les guerriers y envoyaiens le fruit de leurs conquêtes.

On ne regrette qu'une chose dans ces mystérieux asiles : c'est de ne point y entendre l'âme de cet

(1) Le moyen âge a gardé le secret de ses vitraux qu'on cherche à imiter.

générations à la foi si ardente, si poétique, si vraie, s'exhalant dans des flots d'harmonie, sous ces voûtes aériennes, et s'élevant jusqu'à Dieu dans un sublime élan d'unité et de fraternité.

Après cette lecture, Joseph resta longtemps comme abîmé dans un rêve idéal où il voyait la foi, le talent et le génie français se tenir comme par la main pour se diviniser.

Ah! se disait-il, qui me donnera de ressusciter un jour autour de moi ces traditions oubliées de nos pères?

Et pour mettre immédiatement en pratique les données de l'art gothique des plus beaux temps, il se promit de ciseler lui-même ses petits meubles, et de peindre dans ce style tous ses sujets.

Le bon curé, son protecteur et père, suivait de près cette éclosion de talents célestes, et tâchait d'imprégner d'une piété timorée tous les actes de son disciple.

Joseph laissait faire le travail de la grâce et le secondait de son mieux par l'obéissance à toutes les volontés de son guide.

Une grande et généreuse pensée lui traversait

l'esprit depuis longtemps : c'était l'idée de la vie religieuse dans toute sa sainteté.

L'image lointaine du bon religieux capucin était sans cesse présente à ses yeux ; ses paroles retentissaient encore comme une harmonie suave à ses oreilles et descendaient jusqu'à son cœur.

Par une timidité naturelle aux enfants des pauvres surtout, il ne s'était ouvert à personne de cette inclination.

Une circonstance allait édifier tout le monde sur sa résolution, et mettre au grand jour tout ce que son âme recélait de courage français et chrétien.

Un soir on entendit heurter à la porte du presbytère, et la servante introduisit bientôt un commandant au port noble et majestueux, mais dont l'émotion avait peine à se dissimuler.

Je suis ancien paroissien de B***, dit-il, me reconnaissez-vous ? Et comme personne ne répondait, hélas ! ajouta-t-il en soupirant, tout est bien changé ici, et sans doute ni monsieur le curé ni mademoiselle ne m'ont connu à B*** !

Qui êtes-vous donc, monsieur ! fit le bon curé avec un vif sentiment de curiosité ?

Je m'appelle Théodore Florion, mon frère vit-il encore ?... Et sa famille ?...

Ici le commandant s'arrêta pour laisser à son émotion le temps de se calmer.

Joseph restait muet de surprise, et ressemblait à une statue sur son siège. Il regardait fixement l'étranger, que la lumière de la lampe frappait en plein, et croyait reconnaître en lui quelques traits de son vénéré père.

Monsieur le curé, ému lui-même, lui demanda qui était son frère, et reconnut le commandant aux premières paroles qu'il répondit.

C'était bien le frère de l'orpailleur qui revenait des longues campagnes d'Afrique, après une absence de près de vingt ans.

Lui aussi avait lu les exploits chrétiens des vieux chevaliers ; lui aussi avait senti dans son âme ce feu divin qui transporte et fait rêver aux grandes choses. Il s'était dit : Vivent les hommes aux grandes passions ! — Pour, tout ce qui est beau, juste, noble et saint.

Il s'était dit : Si je ne suis pas capitaine à trente ans, je me ferai trappiste ; et il aurait tenu parole.

Cet homme, au caractère si robuste, était là maintenant descendu aux émotions de la famille; il embrassait Joseph, son bien-aimé neveu, et pleurait son frère mort depuis six mois. Le sacrifice était grand, mais la foi triomphait de la nature, comme elle avait triomphé des mauvaises influences.

Jetant un coup d'œil sur l'avenir des deux orphelins réunis dans ses bras, le commandant reprit son ton énergique : Eh bien! mon Joseph, que seras-tu? dit-il en le pressant sur son sein.

Joseph, interloqué, semblait demander du temps pour répondre.

Je devine ton embarras, fit le commandant; tu me répondras demain ou plus tard; surtout, ne trahis pas ta conscience.

La douce Marie avait suivi dans tous ses détails l'entretien de l'oncle et du neveu, et quand elle fut seule avec son frère, elle lui dit avec une profonde émotion : O mon frère! mon bien-aimé frère! ne te laisse pas éblouir par la perspective que peuvent ouvrir à tes yeux les paroles de ton oncle.

Tu sais ce que j'ai promis à Dieu lorsque tu étais aux portes du tombeau. Tu es doublement à lui : Il t'a créé et il t'a sauvé de la mort. Tu t'en souviens, Joseph ?

Oh ! oui, bonne sœur, et j'ai toujours songé à rendre *quelque chose* au bon Dieu pour tout le bien qu'il m'a fait.

J'aime les grandes vertus et les grands sacrifices, à l'exemple de mes pères du moyen âge. Ah ! puissé-je un jour retracer leur vie chrétienne et leur magnifique dévouement.

La brillante position de mon oncle ne m'éblouit pas. Je pourrais parader à ses côtés, sans doute ; mais j'ai au cœur un secret qui est ma joie, et je n'en veux point d'autre ; me comprends-tu, Marie ?

Oui, je crois te comprendre et, en attendant, je vais prier pour toi.

Eh bien ! Joseph, que feras-tu ? lui dit à son tour le bon curé quand il fut libre de lui parler seul à seul. Ton oncle a des vues sur toi et serait content de te faire partager les honneurs de sa position. Consentiras-tu à abdiquer ta vie pieuse et sainte que tu as si bien commencée?

— Moi ? Jamais !!

— Mais cependant, tu pourrais prétendre aux.....

— Mes prétentions sont fixées depuis le jour de ma première communion. Vous souvient-il que j'allais mourir alors ?

— Sans doute, mais encore ?

— Eh bien ! ce jour-là, j'ai dit avec Samuel : Me voici, Seigneur, que voulez-vous de moi ?...

— Tu seras donc un jour ange du sanctuaire, le prince de Dieu et de la paix ?

— O ciel ! quel bonheur serait le mien si ce jour luisait déjà pour moi !

— Eh bien ! va, mes bénédictions t'accompagneront toujours toi et tes œuvres !

Huit jours après, on voyait à la gare d'Avignon un enfant de treize ans, revêtu de l'habit de bure du capucin. Un commandant l'embrassait à plusieurs reprises, et les assistants, qui ne pouvaient retenir leurs larmes, entendirent ce touchant adieu : « Ange du ciel, souviens-toi de ton oncle qui t'aime ! et prie Dieu pour lui. »

Et l'aimable Marie qui nous a inspiré tant d'intérêt, qu'est-elle devenue ?

Elle console son oncle et lui témoigne mille tendresses.

Elle travaille avec simplicité, et sa candeur est toujours la même.

Malgré sa nouvelle situation qui la place au-dessus des filles du village, ne craignons ni pour sa vertu ni pour son avenir. Elle aussi saura dire, quand l'heure sonnera, ces paroles qu'elle inspira à son frère : Me voici, Seigneur, que voulez-vous que je fasse.

TABLE DES MATIÈRES

Un mot de l'auteur 5
Aux familles chrétiennes 7
Le voyageur inconnu 9
La vie en famille. 17
La visite du capucin 23
La terrible nuit 39
La mort du père. 51
Le souvenir de ceux qui ne sont plus. 59
Le malfaiteur 67
Terrible accident. 75
Au paradis terrestre 87
Un véritable ami. 107

IMPRIMERIE -- LIBRAIRIE -- RELIURE

ZECH & FILS

ÉDITEURS

BRAINE-LE-COMTE

(BELGIQUE)

SPÉCIALITÉ

DE

LIVRES POUR DISTRIBUTIONS DE PRIX

CADEAUX ET ÉTRENNES

Publications Nouvelles

Plusieurs ouvrages de notre catalogue sont dus à la plume de Ad. de Montbrillant.

Sous ce *brillant* pseudonyme se cache un écrivain consommé, qui connaît à fond, pour avoir vécu au milieu d'eux, la nature de l'enfance et de la jeunesse et qui sait à merveille leur parler le langage approprié à leurs facultés et à leurs aspirations. C'est bien des lectures de ce genre, attrayantes par la forme, fortes et saines par la doctrine, qu'il faut à cet âge; et sous ce rapport nous recommandons chaleureusement les livres de M. de Montbrillant à tous ceux qui ont charge d'éducation et d'enseignement à quelque rang qu'ils appartiennent.

Voici quelques-uns des titres des ouvrages de cet auteur :

Voyage aux Iles Fortunées, volume grand in-8° de 308 pages, illustré de plusieurs gravures.

L'Enfant perdu dans les bois, volume in-12 orné d'une gravure et comprenant 128 pages.

Armand de Montségur, volume in-12, orné d'une gravure et comprenant 128 pages.

Pierre-Roule ou **les douze métiers et les treize misères,** volume in-12 orné de deux gravures et comprenant 128 pages.

Les Enfants de l'Orpailleur, volume in-12 orné d'un grand nombre de gravures et comprenant 128 pages.

John-John ou **la Folie en action,** volume in-12 orné d'un grand nombre de gravures et comprenant 128 pages.

Tous les Anges ne sont pas au Ciel, volume in-12 orné d'un grand nombre de gravures et comprenant 128 pages.

Les Petites Lectures, volume petit in-12 comprenant 96 pages et illustré de plusieurs gravures et vignettes.

cet

de

l'une

gra-

ize
pre-

l'un

l'un

-12
ges.

96